UNIVERSITY OF ARIZONA
39001018207897

LETTRES AU PETIT B.

précédées de

LA FIN DE LA JEUNESSE

par

CLAUDE AVELINE

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE (VI^e^)

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-BWL-253

DU MÊME AUTEUR

aux mêmes Éditions :

LE GRAND MEAULNES

aux Éditions de la Nouvelle Revue Française :

MIRACLES

aux Éditions Plon :

LETTRES D'ALAIN-FOURNIER
A SA FAMILLE

PQ
2611
085
Z53
1930

ALAIN-FOURNIER

LETTRES AU PETIT B.

précédées de

LA FIN DE LA JEUNESSE

par

CLAUDE AVELINE

PARIS
ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE (VI^e^)

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 13068

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.
Copyright by Isabelle RIVIÈRE et Claude AVELINE. 1930.

LA FIN DE LA JEUNESSE

PAR

CLAUDE AVELINE

« *J'aimerais qu'il y eût, dans mes livres, un livre ou un chapitre intitulé :* La Fin de la Jeunesse. »

A.-F.
Lettre à Jacques Rivière.

« *Comme tout est déjà passé.* »

A.-F.
Lettre au petit B.

Cette nuit, une tempête de neige lutte contre la maison. Elle tournoie autour d'elle, la fait gémir, s'échappe vers la vallée, puis revient à la charge et crible la fenêtre de son élan quasi marin. Pesant et gris durant le jour, de quelle puissance ennemie le ciel, maintenant, est-il le maître — ou l'esclave ? Déjà, depuis la nuit précédente, les routes bloquées, les trains immobiles, les poteaux télégraphiques arrachés nous ont supprimés du monde. Mais la tourmente de cette nuit est sans pareille. On tente d'imaginer les villes, leurs lumières, leur mouvement, les promeneurs et les voitures, des chapeaux

de paille. Reverrons-nous tout cela ? La montagne agonise, toute catastrophe paraît possible, probable. Et, l'oreille et le corps tendus, chacun de nous, dans sa chambre craquante, soutient le siège, attend le prochain et fatal éclat de la tempête, comme un soldat, sous le bombardement, guette la balle qui le tuera.

★

Dans ces nuits dangereuses, mon angoisse imagine qu'un de ceux que j'aime vient vers moi. Je le vois, marchant au hasard dans une obscurité où la neige parvient à luire, s'enfonçant jusqu'aux genoux, se libérant à chaque pas du sol avide, les yeux fermés sous la piqûre innombrable des flocons, le visage brûlant de larmes glacées. La bise tire des pins une plainte effrayante. Malgré ses lourds vêtements, il a aussi froid que s'il était nu. Et il poursuit sa marche vaine,

poussé, meurtri, sur ce Calvaire invisible où les hommes ne sont pour rien.

Je ne distingue pas ses traits. Je sais seulement qu'il est mien. Et aussi qu'il est mort. Car je ne puis prétendre d'aucun vivant un tel amour, une telle preuve.

La lutte qu'il soutient, l'image trop précise en son mystère m'atteignent si profond que je voudrais courir à sa rencontre, le prendre dans mes bras, le réchauffer de mon ardeur, le consoler à voix basse. Mais où courir ? Comment le prendre ? Comment même baiser sur la neige des traces aussitôt évanouies ? Et lui, continue de marcher, de lutter contre une tempête qui est la nôtre, dans un monde qui n'est plus.

★

Quel visage choisir, de tous ceux que j'ai chéris ? Quel souvenir, du passé qui me tient et dont une nuit comme celle-ci

fait un désordre redoutable ? J'appelle une accalmie, un apaisement. Où les atteindre ?

Il faut les trouver en soi. Il faut tout trouver en soi. Aventure, passion, sagesse, rien n'est plus qu'intérieur. De l'âge où il en allait autrement, il ne reste en nous qu'un souvenir de paradis perdu. Le trop facile et pénible symbole que cet homme qui marche, si je lui prête mon visage ! Et pourquoi le faire s'acharner ainsi, quand je sais la fatale conclusion de ses naïfs efforts...

★

Une voix dit : — Quel égarement vous pousse à vous tourner vers un passé encore si proche et dont vous n'êtes qu'à peine dégagés ? Pleurer sur la jeunesse quand on n'a pas cessé d'être jeune, c'est simplement pleurer sur soi. Point de différence entre vous, qui avez trente ans

en 1930, *et vos camarades d'il y a un siècle. Romantiques, romantiques, voilà ce que sont vos plaintes et vos larmes!*

— Ne parlons pas de nos larmes : personne ne nous voit pleurer. Quant aux plaintes, si quelque impérieux besoin de confidence, quelque violent désir de faire le point ne les poussaient parfois hors de nous-mêmes, les soupçonneriez-vous ? Il faut cette nuit obsédante, cette solitude, pour nous arracher une révélation. Sans une grille spéciale, soigneusement tenue secrète, on ne saurait, d'habitude, rien déchiffrer de notre trouble. Et dites si, dans notre aspect, nos façons, notre langage, vous trouvez, comme chez les jeunes hommes d'autrefois, le prolongement d'un désespoir outré.

★

Ce désespoir, ils le conservaient de la seizième année. Car on était, on est toujours désespéré à seize ans. Mais

par excès de richesse, parce que l'enfant prend conscience du prodigieux ensemble dont il s'était jusqu'alors contenté de faire partie, sans interrogation d'aucune sorte, comme de l'énorme Pacifique la moindre goutte d'eau. En se révélant soudain, cette communauté provoque un bouleversement si intense qu'il ne peut être que douloureux. On jouit de tout avec des larmes, qui font croire au chagrin dont elles sont théoriquement les servantes. Tout est monstrueux, immense. Tout réclame des pensées et des raisonnements. Tout a été soigneusement gardé depuis toujours, pour qu'un esprit de seize ans le découvre et l'explique. Prince Charmant à la conquête de la Belle endormie. Les choses et les œuvres sont là, offre accablante. Lesquelles saisir d'abord, pour arriver à saisir tout ? Là, le désespoir commence à pressentir la rupture prochaine, entre soi et le reste.

Voilà ce que, de leur seizième année, les

« 1830 » gardaient aussi vif à trente ans. Car si la femme d'alors était vieille à cet âge, l'homme commençait à peine à vivre. Il faisait durer sa jeunesse. Nous avons changé tout cela. On nous a changé tout cela.

★

Notre désespoir — ne faudrait-il pas plus simplement dire : notre lassitude, notre cœur gros ? — est à l'opposé de cet accablement harmonieux, de ces illusions qui se croyaient perdues quand elles changeaient de forme. Nous nous heurtons partout au réel. Cela ne signifie pas, grands dieux ! que nous avons trouvé le sens du monde, ni que rien puisse venir m'éclairer sur l'objet profond de cette tempête, dont la maison et la Cerdagne entière sont en ce moment torturées. Quelle magnifique illusion ce serait encore ! Non, nous sommes bornés de toutes parts. La vie matérielle nous a

captés, pressés, exprimés. Il a fallu trouver hâtivement sa voie (une voie quelconque...) — aussi bien pour notre cœur et notre esprit que pour nos mains. Remplacer les rêves par l'action, un pluriel par un singulier.

Misérable singulier, misérable action puisque réduite à notre taille! Nous ne discutons plus avec la nature, l'univers... Nous n'envisageons plus les problèmes profonds qu'en spectateurs. Mais le monde est-il un spectacle? S'il en est un, c'est pour un public placé ailleurs : *il veut que nous jouions en lui, que toutes les créatures forment sa troupe. Il ne veut pas que nous doutions. Nous doutons. Nous sommes retirés en nous-mêmes. Aboutissement de la rupture totale, comble de la solitude, qui fait toute notre souffrance, car nous avons connu son contraire : l'âge des découvertes et des conquêtes, des préhensions et de l'amour; l'époque sans bornes, dont chaque seconde était une*

adorable offrande, où « l'impossible » était simplement synonyme de « plus tard ». Communauté absolue, dans laquelle, de toute notre inconscience passionnée, nous menions et servions le jeu.

Le « plus tard » est là, l' « impossible » est partout. On ne devient homme qu'à ce prix. Les chères présences avec lesquelles nous étions un aussi, se sont déchirées de nous. Et les voilà fondues dans ce fantôme qui lutte contre la tempête neigeuse, qui vient et ne vient pas.

★

Est-ce vous, Alain-Fournier ?

Pourquoi non ! A ce fantôme par moi créé, je puis donner, de tous mes cœurs qui ne battent plus, celui qui symbolise la jeunesse éternelle, celui avec qui ma solitude des dernières semaines s'est merveilleusement écoulée. Cette nuit, le voilà qui prend son sens le plus tragique. Il

se dédouble : il est ici et là-bas, en image sur ma table, en ombre sur la neige. Il va conclure peut-être ce long monologue, — long et si vite achevé ! — que je l'entends mener, depuis des semaines, à travers son livre, ses contes, ses poèmes, ses lettres. Et cette amitié, à laquelle je rêve depuis le jour de mes quinze ans — lui, était déjà mort — où j'ai découvert Le grand Meaulnes, *ne va-t-il pas la réaliser maintenant, m'expliquer ce qu'il fut, ce qu'il nous faut être ?*

★

Image sur ma table. Je la dois à celle qu'il a si chaudement aimée, sa compagne dès l'enfance, sa sœur qui lui ressemble. Portrait dont personne n'a mieux parlé que mon cher Jean Cassou et que j'interroge sans trêve. Dix-sept ans, l'uniforme de Lakanal. Il est assis, le poing au menton, devant un feuillage de sa maison

paysanne. L'ovale et la bouche purs comme d'un petit enfant. Mais des yeux redoutables, limpides et profonds, qui se fixent sur moi sans me voir, qui voient autre chose, ce que Meaulnes, d'un autre monde, lui a soufflé à l'oreille, ce qu'il sait aujourd'hui.

« Beau comme un ange qui serait vêtu de noir, avec des cheveux longs », c'est bien le portrait du petit Seurel, lorsqu'il fut bouleversé par les confidences du grand garçon au visage dur, à l'œil inquiet, aux cheveux ras. Il allait assister à une telle aventure que vivre ensuite, simplement vivre, lui deviendrait impossible. Être témoin ou héros d'un miracle, n'est-ce pas aussi dangereux ? Et il n'est pas de miracle plus grave que la révélation de l'enfance.

★

Parler de lui devant lui... Le regard paraît commander le silence. Rien ne lui

coûterait plus que de se sentir deviné. « Tous ceux qui ont voulu s'occuper de ma vie m'ont froissé. » Rien surtout ne lui semblerait plus vain, plus invraisemblable. Il se gardait secret, lointain, au point que la plupart de ses compagnons se le figuraient toujours heureux et que l'un d'eux allait jusqu'à lui écrire « comme les enfants au petit Noël ». Il refusait à son meilleur ami le don de le comprendre. Il lui disait : « Comment, parce que j'ai fait devant toi des tas de petits gestes, dit des milliers de petits mots insignifiants — et dont la plupart étaient dits ou faits mécaniquement, parce que je connaissais l'image fausse que tu avais de moi et que, malgré moi, je ne pouvais pas te détromper — comment ! c'est à moi *que tu dis* me *connaître, toi qui ne sais pas seulement combien de petites filles j'ai aimées, et la couleur de leur robe, et de quel amour chaque fois différent, chaque fois unique, chaque fois nouveau sous le soleil,*

toi qui, jamais, jamais, ne connaîtras seulement un des paysages que j'ai vécus... »

Pourtant, il semble, cette nuit, que toutes défenses sont levées. Tout, dans le bruit qui m'entoure, dans le silence que je contiens, me rejette hors des vivants et me rapproche de lui. Qu'il soit mon refuge! Et qu'il ait confiance : on sait imaginer vrai, quand on aime. Je marcherai dans ses pas, de telle façon qu'après nous on ne distingue que ses seules traces.

★

J'ose à peine prononcer son nom : Henri Fournier. Il semble décoloré, desséché, comme une fleur conservée par la famille d'un mort et qui n'est encore vivante que pour elle. C'est le vrai nom pourtant : la couverture d'un livre ne l'avait pas changé au bas des lettres. Le nom que ses amis lui donnaient toujours.

Henri Fournier.

★

Il était fier, mais non de lui, bien qu'il se connût mieux que personne. D'une grande réserve, d'une surprenante pudeur. Pitoyable, constant, fidèle, mais trouvant juste de réclamer une constance égale, une même foi. Susceptible à l'extrême, il savait éclairer toutes ses phrases du reflet précis, parfois plus aveuglant qu'une directe lumière, de ses moindres réactions. « Bien des fois, il avait poursuivi sa mère ou son ami le plus aimé de reproches si sanglants, si déchirants qu'il était lui-même prêt à éclater en sanglots. C'est alors qu'il souffrait. C'est alors qu'il était bien puni. Et c'est alors qu'il était impitoyable. » Cette humeur prêtée à Meaulnes, il la lui retira ensuite : il la reconnaissait trop.

Il était grand, bien découplé; il eût fait un beau cuirassier. Il était aussi délicat et fin, un vrai blanc. Sa mise à la

fois sobre et recherchée le parait comme une forme exacte soutient une belle pensée. Il appréciait les sports, il aimait le football, la bicyclette. Il fut captivé par la naissante aviation. Mais il ne savait pas danser. (« What a shame! » lui disait une jeune Anglaise aux yeux noirs.)

Il pouvait être vif et violent, gai et malicieux : l'excellent camarade dont on ne soupçonne guère la richesse intérieure. Car il la dissimulait aux intrus, la défendait, pour ne la livrer qu'à un ou deux amis, et surtout à soi-même.

★

Or, aucune richesse n'a dépassé la sienne. J'ai dit sa susceptibilité, son exigence. Il pouvait haïr ceux qu'il chérissait quand il n'en était pas compris. Mais comme il pouvait chérir ! Devant tout ce qui méritait son cœur, il demeurait

en suspens, tous les sens assiégés. Il avait le don insigne de ne sentir « des choses que la fleur ». D'aucuns ont pu donner l'impression de sentir davantage, et il se peut que ce fût vrai de l'un ou l'autre. Mais sentir plus que juste, c'est sentir trop. Faiblesse envers soi-même, erreur envers autrui. Un sanglot excessif n'émeut guère. La fugitive palpitation d'une narine a plus de chances de nous bouleverser.

Il ne peut pas n'avoir pas toujours, *en toutes circonstances, senti juste, puisqu'il décrit juste, toujours. Ses extases, ses silences, ses élans n'enlevaient jamais rien à sa vue. Il accueillait tout clairement et les détails complexes qui s'amassaient en lui, il savait les exprimer en trois mots, avec une telle évidence que les moins avertis, les moins subtils comprenaient. Combien de ceux qui l'ont connu ont dû se croire intelligents, à l'écouter !*

★

Il savait très exactement le poids et le prix de chaque « émotion défaillante ». Et il ne l'acceptait qu'après un contrôle inconscient mais complet de ses sources.

Quelles ? Une plaine, une odeur, une rue, un ciel, un être humain, une ombre fraîche, un souffle tiède. Et d'abord, toute l'atmosphère qui le baignait à l'heure où, passant de la petite enfance à l'enfance, il avait pris conscience de vivre. C'est là qu'il puisait sans cesse, à « ce monde à la fois passé et désiré », à ces « beaux pays enfantins ». Il suffit qu'un décor évoque ou rappelle ce temps de la joie parfaite pour qu'il défaille. Elle lui traversait l'âme, cette fuite soudaine vers le domaine perdu, mais encore si vivant ! Il se sentait possédé par ses origines paysannes, se passionnait pour le lieu, les gens, les bêtes qui avaient

composé, à travers les temps, ce calme coin de province française au nom de vieux mémoire, La Chapelle d'Angillon, « le cher pays sauvage et inutile » et que lui, Henri Fournier, pourrait illustrer un jour, il le prévoyait bien. Ses souvenirs, on dirait qu'ils remontent au delà de sa naissance. « ... J'ai beaucoup fait causer ma grand'mère sur ce que j'étais en 1850. *J'entends pour la quinzième fois : « La Veillée aux Laurents » ou « L'Assemblée du Beau Marché ». C'est chaque fois plus beau. » Il se rappelle son premier âge « en passant dans les villages à travers les lueurs des boutiques, comme j'y passais à deux ans, sur un siège de voiture, enveloppé dans des fichus ». Puis, de grandir dans la petite école (ses parents sont instituteurs), qui est comme un lieu de conspiration, de secrète effervescence où, sous couleur de travaux scolaires, on trame d'obscurs complots, on prépare avec minutie de folles aventures. On le voit,*

au milieu de grands et forts camarades, « comme un petit seigneur », avec la blouse noire et le grand col blanc. Plus tard, ce sont les livres de prix, « d'or et de carton », dévorés dans les combles, car il fallait se hâter de les lire : ils n'étaient pas « pour de garde ». Plus tard encore, « des histoires de voitures démolies, d'averse, de cheval embourbé dans un gué où on a voulu le faire boire ». Plus tard enfin, il parle des « merveilleuses petites filles ». Sont-elles vraies *? Oui, souvent : « J'ai beaucoup de petites filles qui sont, de notoriété publique, mes amies ou mes fiancées. Je les fais balancer sous le préau, chez moi. » Mais ce sont aussi, parfois, des petites filles qu'on peut aimer. Il met dans cette appellation quelque chose de souriant et d'enchanté, la grâce d'une puissance qui veut bien se soumettre.*

Quand il dit : « La maison qui date de ma plus tendre enfance », le mot tendre

retrouve, dans l'expression clichée, son parfum délicieux. Et quand il cite :

Sœur faisait du crochet,
Mère montait la lampe,

deux humbles vers de Laforgue insaisissables à autrui, il résume tout.

★

De ses lettres, de ses livres, groupés autour de moi, tant d'images jaillies me sollicitent, me réclament, comme autant de « te rappelles-tu » ! Mes yeux vont de ce papier à telle page, telle phrase, tel signet qui dépasse. Il me semble que je puise dans un coffret plein de photographies, prises par moi-même de mon ami. J'oublie tout de la tempête et de la nuit profonde, pour me plonger dans ces souvenirs aussi chers que les miens.

Se peut-il que je ne l'aie jamais rencontré, que ces trésors d'intimité et d'affec-

tion soient à tous, que n'importe qui ait le moyen de le ressusciter comme j'essaie de le faire ? Mais non. Mon fantôme, pressant soudain le pas, se penche pour mieux lutter contre la neige, il avance... Et cela signifie : Continue.

★

S'il veut qualifier une beauté, il la compare à son enfance. Un soir, accoudé au parapet d'un pont, il regarde se refléter dans le Cher les lumières des maisons qui le bordent. Et il dit : « J'ai trouvé à ce spectacle non pas un air de décor pittoresque, mais un air d'émouvante féerie — comme si, soudain, un beau soir de mon enfance se reflétait dans des eaux de fête. » Son désir de passer l'examen du Borda, d'aller sur l'eau..., puis d'aller en Chine, d'aller aux Indes, autant de rêves enfantins. Il demande à son passé le vrai sens de la vie. Et le

jour où il rencontrera la sœur de la bien-aimée, après des années de vaine attente, il demandera des détails sur Son enfance.

★

Tel sera le credo, *en art : l'enfance. « Arriver à la rendre sans aucune puérilité, avec la profondeur qui touche les mystères. » « Pour cela, se conserver pur. » D'abord, mépriser l'intelligence « ou ce qu'on appelle comme ça » (et l'on entend bien de quoi il s'agit). Fuir les formules, qui terminent et jugent. Fuir les phrases des livres. Fuir l'idéologie, et non moins le pittoresque. Fuir par conséquent le monde littéraire, où tout cela court et s'attrape comme une épidémie. Il n'est pas là pour prendre une place à l'orchestre. Il dénie d'ailleurs toute importance aux groupes, doute même qu'ils existent encore. « Au vrai, dit-il, les écoles sont désertes, parce que tous les poètes veulent aller*

jouer dehors. » Et pour lui, « un tour par Neuvy-deux-Clochers et Presly-le-Chétif » vaut mieux et plus que la lecture des poètes préférés.

Aller droit au cœur par les mots les plus simples, magiquement dépouillés de toute banalité, des mots « brefs et légers » comme : « Ce matin, il a plu doucement de la pluie tiède » ou « Il était une bergère... » Se contenter, « comme les femmes et les enfants », de dire son impression. Ne pas donner un sens à des choses « vertigineusement particulières ». Simplement toucher, « dans le sens de toucher à l'épaule », saisir, avec ce dont on a été saisi, faire « prendre conscience de quelque chose ». Charmer, mais non pas être charmant. Atteindre à une réalité féerique, où rien n'est invraisemblable et tout est prodigieux. En un mot, accomplir un miracle !

Il l'accomplira. Il a, dès l'enfance, une personnalité peu commune. Elle demeure

immuable au milieu de cent influences imaginaires. Il se cherche dans toutes, consciemment. « *Claudel, s'écrie-t-il le jour où il découvre le titan, apprends-moi à penser et à écrire selon moi, à moi qui sens selon moi !* » *Il est attiré par ceux dont on dit qu'ils ont* « *une simplicité effroyablement complexe* », *car il songe à la sienne. Et le voici, résumé à merveille par son meilleur ami :* « *... De tous ceux que tu admires, vite tu extrais ce qui t'est essentiel, ce qu'ils t'apportent de nouveau, car tu as ton œuvre à faire, et qui t'occupe trop pour te laisser voir ailleurs dans le monde autre chose que des matériaux. En un sens, tu ne* comprends *rien.* »

Il estime qu'on doit passer par le banal pour atteindre le vrai : il en sera exempt. Il se réalisera lentement, sans erreur, sans faiblesse. Et pour que sa destinée soit remplie, il acceptera que se mêlent, à tout son trésor d'enfance, l'amour et la douleur.

★

Comment parler de son amour ? Car il n'eut qu'un seul amour, « un grand amour impossible et lointain », éveillé durant les quelques heures d'une rencontre, puis qui s'est mis à attendre, pour toujours. Cela paraît aussi fabuleux que lui-même. N'aimer qu'une fois, de dix-neuf à vingt-huit ans, de la jeunesse à la mort, et en vain ! *Et même, cet amour, il l'avait pressenti bien avant que l'objet s'en précise, dans ces premiers poèmes qui, chez d'autres, paraissent naïfs et pauvres quand la vraie passion vient éclore et qui, chez lui, au contraire (pour cela comme pour le reste), s'adapteront étroitement à la réalité. « Oh! Belle qui viendrez... » « A travers les étés... », c'est déjà Taille-Mince...*

Ils ont marché côte à côte par un beau jour de mai, sous les arbres du Cours-la-Reine. Se sont-ils revus ? Une fois peut-

être... Il n'importe. « Ce fut un grand amour partagé et des paroles furent dites. » Mais un amour aussitôt perdu, dont il ne cessa de souffrir. Durant des années, le même mal. La même misère. « Ne vous y trompez pas. Jamais. » Il eut quelque maîtresse, une femme l'attendit sur un banc, comme Valentine attendra Frantz. Mais ce n'était pas cela qu'il voulait. Il cherchait son amour, Quelqu'un.

Que se passa-t-il ? Est-ce parce qu'elle n'était pas assez pauvre ? Silence. Qu'elle n'en parle pas surtout, Elle, si elle vit encore ! Qu'elle résiste aux appels, qu'elle attende du moins d'être très vieille pour y répondre.

Il avait presque oublié son visage et la portait comme une âme. En lui alternaient la résignation et l'angoisse. Il n'espérait plus rien. Le jour où il apprit, huit ans après la rencontre, qu'elle était mariée, mère de deux petits enfants, il eut néanmoins le cœur déchiré. Il n'avait

même plus le droit de garder cette âme pour lui.

Cependant, des bonheurs se réalisaient à son côté; deux couples, l'un fraternel, l'autre amical. Le premier surtout lui est cher : n'en est-il point le parrain ? Il suit alors sur les visages cette métamorphose qu'il a tant rêvée pour le sien et un autre. Et, quelque affection qu'on lui témoigne toujours, comment croire que ces cœurs transformés ne vont pas changer à son égard ? « Divines attaches, divine compréhension », « tremblement de tendresse et de fraîcheur », vous avez maintenant besoin de tout pour vous-mêmes. Le solitaire a souhaité de trouver en vous un refuge à sa douleur. Mais la douleur veut des refuges exclusifs. Et bientôt, il vous accuse, au fond de lui, de ne plus donner autant à qui vous sollicite encore, à qui vous donniez autrefois, vous l'ami fraternel, vous la petite sœur compréhensive, le meilleur de vous. Injustice de

l'homme malheureux qui va jusqu'à lui dicter cette excuse, plus cruelle qu'un reproche : « *Pardonne-moi d'être là, à tout instant, auprès de ton bonheur, comme un mendiant qui frappe à la porte et qui montre son mal.* » *Souffrance de l'homme abandonné du sort, avec le* « *retour frissonnant, sans personne* ».

Nul ne méritait plus que lui un bonheur de cette qualité. L'adorable père qu'il eût fait ! Il faut le voir s'extasier aux premiers gestes de sa petite nièce, qui va revivre pour lui les beautés de l'enfance.

Il n'a rien eu de cela. Il est demeuré seul. On se demande, en définitive, si ce n'est pas bien ainsi. Il réclamait tant à l'amour ! « *A la femme aimée, on ne peut que dire : tu m'as apporté* une part *de la beauté — tandis qu'on rêve de toutes les beautés et de toutes les vies synthétisées en une seule beauté, une seule femme, une seule vie.* » *Il eût exigé d'une femme le sentiment unique, accablant, qu'il offrait*

aux choses, qu'il lui eût offert aussi, et qu'elle aurait eu déjà bien du mal à comprendre. Il eût peut-être été déçu. Il vaut mieux mourir désespéré que déçu.

★

Enfance, amour, de tout cela est né Le grand Meaulnes. *Il s'y berçait de l'une et, en faisant mourir Yvonne de Galais, il s'y vengeait inconsciemment de l'autre. C'est lui, pourtant, qui devait mourir. Comme un miroir, la vie des créateurs accueille et reproduit parfois le reflet inversé de leurs héros.*

Meaulnes : dans un premier récit, il avait autrefois donné ce nom au fils du maître d'école, à celui qui deviendrait François Seurel, c'est-à-dire lui. Nouvelle preuve d'identité — s'il était besoin de preuves.

L'admirable, c'est que chaque personnage, chaque buisson du Grand

Meaulnes *est vrai* sans le paraître. *Le but est conquis : insérer la merveille dans la réalité. L'œuvre est à l'image de l'homme, le plus vrai des hommes et le plus irréel.*

★

Oui, quel mystère veut que tout ce qu'il nous apprend, ses minutieux examens, ses clartés sur lui-même, le rendent encore plus légendaire ? C'est qu'il est de ceux dont on ne saurait dire ce qu'ils seraient devenus. Si l'on trouvait, dans ses écrits, quelque prévision du futur, ces projections dans l'avenir qu'aucun de nous ne s'abstient de lancer, nous l'imaginerions capable de durer *et, par conséquent, d'être. Mais non, rien.*

Chaque fois qu'on parle d'un jeune mort, on sollicite son souvenir, ses reliques, on se sert de pressentiments rétrospectifs, on se réfère à un chapitre du Trésor des Humbles, *on invente, en croyant les*

découvrir, les raisons de sa vie brève. Ici, nul besoin d'invention. Toutes les raisons sont là, tragiquement réelles. Il a le dos tourné à l'avenir. Pas un pronostic, mais des mots de méfiance, de tristesse croissante, presque d'alarme. Ce qui est plus grave encore, il n'est pas seul à s'alarmer. Qu'il écrive, « hanté par la crainte de voir finir sa jeunesse » : « Je ne m'éparpille plus. Je suis devant le monde comme quelqu'un qui fait son choix avant de s'en aller », cela résonne d'une manière bien désolée, mais peut s'interpréter encore. Mais qu'un ami, un frère, lui lance : « Il y a en toi une affreuse passivité. Tu es entré dans le monde, et il semble que tu n'y sois qu'en attendant d'en sortir », quel écho soudain ! Puis, quel silence et quel vide...

Il quittait joies et bonheur, en finissant une enfance trop belle. Il ne vivait plus que pour la retrouver, la ressentir, la dépeindre. Chose étrange, il se reprochait

parfois d'être trop jeune : c'était de n'avoir pas découvert le mode d'expression qui devait rendre aux souvenirs leur éclat, leur vérité, « avec ses propres mots ».

Le jour où il le découvre, où il écrit Meaulnes, *lui reste-t-il encore quelque chose à dire dans ce monde ? Il prétend alors : « Il n'y a que le présent qui compte. » Il cherche à se tromper; la tristesse s'appesantit, devient irrésistible.*

★

Maintenant, je dois parler de sa mort, qui complète tout.

Non pas précisément de la balle guerrière qui le tua un jour, ni de ce qu'on apprit ensuite et qui ne compte guère, puisque cela ne nous rend de lui pas un objet, pas un bout d'étoffe.

Mais de sa disparition justement, ce corps évanoui, cette fin de conte encore plus magique que le conte lui-même, cette

conclusion nécessaire. Il disparaît comme Meaulnes, fuyant vers un pays sans nom et emportant son amour comme un petit enfant.

Les anges sur terre, pour ne pas tout perdre, même passagèrement, de leur beauté, s'incarnent dans des enveloppes de jeunes hommes, fiers, hardis. Ils accomplissent leur ouvrage — que ceux qui les prennent pour des êtres humains appellent destin — et se hâtent de disparaître, afin que nulle ride ne dépare le visage dont ils laissent le souvenir. Et Meaulnes est « un grand ange cruel ». Et l'esprit qui créa Meaulnes est celui d'un grand ange cruel. Le voilà jeune pour toujours.

Ah, qu'on ne m'accuse pas de faire de la littérature! Je suis sûr qu'il n'eût pas autrement parlé de la mort de Meaulnes. Et il ne l'aimait pas plus que je ne l'aime, lui.

Croit-on que je ne suis pas porté plutôt à le voir mort, affalé, la bouche ouverte, les

traits tendus sous l'effroyable atteinte ? Et, près de son corps, je me rappelle une de ses lettres. Il y fait le tableau d'une nuit militaire, passée dans une écurie. Il dormait sur la paille. Son capitaine élève au-dessus de lui une lanterne, le regarde et dit doucement : « Qu'il a l'air fatigué ! »

Et je me rappelle aussi qu'il avait l'intention d'écrire quelque chose sur son visage avec « les masques de son agonie à venir » et « ce hoquet sanglant qui marque enfin la délivrance et le départ de l'âme ». Pour conclure : « Alors seulement seront évoqués les étranges paradis perdus dont je suis l'habitant. »

Et je me rappelle encore : « Mes chers, il n'y aura pas d'Henri demain. »

★

Mais « voici que... »

Il atteint la maison, il entre, il apparaît. Il est vêtu d'une grande cape, comme celle

de son ami Péguy. Il est couvert de neige et s'ébroue sur le seuil. Il arrache son passe-montagne et respire lentement, en athlète. Il y a de la fatigue sur son visage, où l'œil brille d'un feu profond. Ne va-t-il pas dire une parole vivante, heureuse, avec un premier sourire ?... Non, rien.

Lui qui n'aimait pas la neige provisoire des plaines, ce qu'il appelait, quand il était petit, de la neige pourrie, il doit s'émerveiller de la nôtre, qui tient tout un hiver. Il tend l'oreille, écoute les bruits de la tempête, successivement pareils à un lointain tonnerre, à un fracassant raz de marée. Il hoche le front : c'est de là qu'il vient. Puis il me regarde profondément, s'assied, penche la tête.

Je fixe les yeux sur lui et j'attends. Je pense à certaines de ses plus fugitives attitudes, qu'il a rendues éternelles. « Les deux bras croisés sur un fil de fer qui passe à la hauteur de ma tête, au bas du jardin, près du ruisseau..., j'écoutais

ma sœur qui me parlait dans l'ombre... » Y a-t-il encore, à La Chapelle, ce fil de fer un peu détendu sous la pression des bras ? Y a-t-il encore, aussi, et dans quelle rue parisienne, la glace où il s'est découvert un jour, tout d'un coup, « avec son feutre noir et rasé haut » ? Des milliers de personnes sont passées devant elle, depuis ce jour vieux de vingt ans : un seul reflet demeure.

Soudain, comme il relève la tête, je comprends qu'il ne parlera pas. Et c'est moi qui me mets à parler, vite, le cœur battant, parce que j'ai tout à coup peur qu'il ne me quitte. Je parle de quoi ? De lui, de Meaulnes, de Rivière, de tous, — sauf d'Elle... — de tout, et même d'une lettre qu'il écrivait du régiment pour demander : « Cela peinerait-il beaucoup maman de me voir arriver les cheveux ras ? » Je lui rappelle son voyage aux Pyrénées, son séjour en Angleterre, ses promenades en Sologne, à Nançay, tout

enfin. Je dis cela pêle-mêle, pour lui montrer combien je le connais, comme je suis son ami.

Il ne bouge pas. Alors, dans le silence, la Question :

— Dites, que seriez-vous devenu ?

D'un geste curieusement rapide, il écarte le bas de sa cape et la ramène aussitôt. N'ai-je pas vu comme une robe brune ? A mon tour, je baisse le front. Si cela est, je n'ai point à en parler, je ne suis pas digne. Et puis, cela n'a de sens que pour lui.

Et tout à coup, je me trouve seul, plus que jamais. Il n'y a plus que le portrait sur ma table et, dans ma tête, l'obsédant fantôme qui lutte contre la neige.

★

Le grand Meaulnes ne viendra pas. Il ne peut plus venir. Il a dû mourir pour demeurer jeune. Adieu, mon rêve ! Il

faut vivre à présent, aussi bien qu'on le peut. Il faut tout d'abord soutenir cette tempête, cette nuit désolante et se délivrer de l'obsession qui n'est peut-être, après tout, qu'une trop longue attente du jour.

Font-Romeu, mars 1930.

LETTRES
AU PETIT B.

RENÉ BICHET

PAR

ISABELLE RIVIÈRE

Je n'ai trouvé que ça en étude pour répondre à ta demande d'un calendrier, m'écrivait Henri, de Lakanal, le 7 février 1906, *mais comme l'a dit fort justement le petit poëte qui me l'a donné* : « *Il n'est pas très, très chic, mais il est très commode* ».

Ce petit poëte était René Bichet.

Né à Pithiviers, probablement la même année qu'Henri (1886), fils d'un ouvrier typographe, qui s'imposa pour le faire instruire, parce qu' « il apprenait bien », de durs sacrifices, il fut un brillant élève d'abord au lycée d'Orléans, puis à Lakanal, où il connut en cagne Jacques Rivière et Henri Fournier. Mais plus chanceux que l'un et l'autre, et mieux fait sans doute pour la car-

rière universitaire, il fut reçu à Normale supérieure en 1906, et premier à l'agrégation en 1910.

Lorsqu'en octobre 1906, Henri ayant quitté Lakanal pour Louis-le-Grand, ma grand'mère vint habiter avec nous deux le très pauvre et minuscule entresol de la rue Mazarine, Bichet fut du petit groupe d'amis qui se joignait à nous chaque dimanche pour aller au théâtre, ou plus souvent au concert.

Pas très grand, trapu, brun, le front marqué de trois grosses rides, les sourcils épais et noirs, qui dessinaient sur son visage presque carré un arc double et continu, auquel répondait l'arc remontant de la grosse moustache, il était parmi nous, malgré cet aspect au premier coup d'œil presque bourru, une présence douce et discrète, une gaieté légèrement voilée, un enthousiasme profond mais assourdi, et comme déjà détaché, une gentillesse un peu fermée, — « le petit poëte » auquel Henri reprochait de ne pas assez croire en lui-même, ni à la merveille qu'est le monde, ni que *tout est possible*, alors que simplement pesait sur lui peut-être l'obscur sentiment de sa fin si proche.

Non pas certes un ami comme Jacques; et non seulement parce qu'Henri pouvait lui écrire : *Tu me connais assez pour savoir que je diffère pas mal de toi*; car de qui différait-il plus que de Jacques ? Mais plutôt à cause d'une certaine

réticence de l'âme, qui ne pouvait se décider à laisser voir en soi jusqu'à l'essentiel. Combien Henri devait regretter, par exemple, quand il le découvrit plus tard dans la triste occasion de sa mort, que Bichet eût si soigneusement caché qu'il était comme nous du peuple, de famille pauvre et presque campagnarde : « Quel lien c'eût été, disait-il! Comme nous aurions aimé courir avec lui *les ajoncs de son Loiret* ou les bruyères de notre Sologne, et confronter nos deux langues paysannes! »

Quel étonnement ce fut aussi et quelle amère émotion lorsque ses papiers intimes montrèrent le pauvre enfant, que la mort devait prendre si traîtreusement, et qui n'avait jamais laissé transparaître la moindre inquiétude religieuse, hanté par la peur de mourir sans confession! Ainsi cette foi sourde et la recherche angoissée de ses deux amis avaient pu s'ignorer jusqu'au bout, alors qu'elles se fussent l'une l'autre éclairées, secourues.

C'est pour cette réserve, qu'il eut plus d'une fois l'envie de bousculer, qu'Henri lui écrivait, mi-plaisant, mi-grave : *Il y a beaucoup de choses sérieuses dont on ne peut pas encore parler devant toi.*

Mais si Bichet ne fut pas l'intime, le frère — cette place était prise et ne pouvait être qu'unique, — il fut le *brave petit compagnon*,

le témoin affectueux et toujours bienvenu de nos peines et de nos joies, le « poëte » attitré de la maison, qui, tantôt venu pour les vacances de Noël nous faire conduite jusqu'au train, improvisait sur le quai telle chanson de départ que nous fredonnions jusqu'à La Chapelle :

Le jour de Noël, à deux heures,
Nous partirons, nous partirons !
Et les bouillottes les meilleures
Seront sous nos gentils talons...

tantôt célébrait par un poème qui n'était qu'un sourire mouillé, le grand événement de nos fiançailles, tantôt nous donnait à lire *des vers tout simplement très beaux*, où s'éclairait de temps en temps quelque vision brusquement bouleversante d'être si humble et quotidienne :

Le chat boit dans un pot cassé...

Et si Henri n'ouvrit pas devant lui, comme devant Jacques, jour après jour, son âme en des explications interminables, il laissa fuser parfois, vers le *brave petit compagnon*, *les confidences qui sont des cris qui arrachent le cœur*, témoin ces deux lettres du 6 septembre 1908 et du 7 mai 1909, admirables et déchirants poëmes de son amour et de sa douleur, qu'une inconsciente pudeur l'eût retenu peut-être d'adresser à l'ami le plus proche.

★

Un soir de la fin de décembre 1912, Jacques rentrait brusquement avec un visage de terre et de stupeur, et cette nouvelle écrasante : « Bichet est mort! » Comment croire à cette horreur! Il avait déjeuné chez nous la veille. Il arrivait de Budapest où il était lecteur de français à l'Université; avant d'aller passer Noël dans sa famille il s'était attardé deux jours à Paris pour la fête des Anciens de Normale. La veille au soir, après le banquet trop bien arrosé, deux camarades avaient insisté pour l'initier aux délices de la morphine; quelque peu chaviré par le vin dont il n'avait pas l'habitude, il s'était laissé ramener à son hôtel et piquer comme les deux autres. Puis ceux-ci l'avaient quitté. Mais la dose à laquelle ils étaient, eux, accoutumés, étant pour lui la première, devait être mortelle. Vers cinq heures du matin, le garçon d'étage en passant dans le couloir entendit des râles. Tous les soins furent inutiles. A l'hôpital où on l'avait transporté, Henri et Jacques ne le revirent que mort, tout seul dans l'amphithéâtre, enveloppé d'un drap sur une planche, comme un pain dans un linge blanc sur l'étagère, disait Henri.

Il y eut à l'enterrement un malheureux père hébété, qui ne pouvait comprendre la fin de cet enfant si sage, si travailleur, qui avait toujours

donné toute satisfaction à ses parents, qui leur rapportait, cette fois encore, trois mille francs d'économies dans sa malle... et il redisait, à chacun des amis de son garçon, avec stupeur et pourtant violence et supplication, comme s'il y eût eu quelque chose à tenter encore : « Mais quelle folie! Mais quelle sottise! Mais on ne pouvait donc pas l'empêcher ?... »

Il y eut dans les journaux le récit de l'affaire sous ce titre mensonger : *Mort d'un jeune professeur morphinomane*, et les démarches obstinées d'Henri, appuyées du témoignage de tous ceux qui avaient connu Bichet, de celui du médecin-légiste lui-même, ne purent obtenir nulle part l'insertion d'une rectification.

Il y eut une jeune fille de Paris que l'on vit pendant des mois et des mois chaque dimanche assise tout le long du jour sur le petit mur du cimetière de Pithiviers, près d'une pauvre tombe — et les gens du pays la jugeaient quelque peu « dérangée de la tête ».

Il y eut enfin — et c'est cette pensée-là que nous garderons de vous, cher petit compagnon, avec les beaux vers simples qu'il se trouvera peut-être un éditeur désintéressé pour publier un jour — il y eut enfin, de Péguy pour le jeune imprudent inconnu dont Henri lui raconta l'histoire, cette pure prière à Notre-Dame de Chartres que nous voulons faire nôtre :

Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année,
Presque dans la semaine et devers la journée
Où votre fils naquît dans la paille et le son.

O Vierge, il n'était pas le pire du troupeau.
Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.
Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace
A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.

Le voici maintenant dedans votre régence.
Vous êtes reine et mère et saurez le montrer.
C'était un être pur. Vous le ferez rentrer
Dans votre patronage et dans votre indulgence.

I

31 juillet 1906

31 juillet 1906
La Chapelle d'Angillon (Cher)

My dear,

Je suis ravi de ton succès.

Tu m'aurais tellement « dégoûté » d'avoir sacrifié tant de choses à ça, et de n'avoir même pas décroché ça!

Tu m'aurais tellement dégoûté d'être encore à macérer en cagne, l'an prochain, souffreteux et rabougri.

Donc je t'estime un peu plus, d'avoir été reçu — et j'attends ton Gide.

★

Moi, je n'ai pas assez sacrifié cette année à l'École.

Comme on dit ici, je me « reprendrai » l'an prochain. Je serai Hexterne, à Louis-le-Grand, probablement.

A c't'Heûre, mon chemin de croix est commencé. J'ai sacrifié mes vacances, ma solitude, mes promenades, seul, au bord des bois et des métairies, et tout ce qu'il y avait dans mon encrier de porcelaine à fleurs — à l'espagnol, pour l'Examen!!

En ce moment, à la table où je t'écris, en face, Aguilera lit le journal. Depuis deux jours qu'il est là, je passe mon temps à lui parler espagnol — et il va rester ici toutes les vacances, sans doute.

O sacrifice, amertume, calice!

Pourtant que de belles histoires il raconte sur son pays... (1) : les torrents-filets-d'eaux qui descendent des montagnes, si clairs qu'on ne peut s'empêcher d'y boire, si rapides qu'on y boit en plongeant dans l'eau le bout d'un

(1) Il était de *Panama*.

bambou et en mettant sa bouche à l'autre... les « melopeas » qui ne s'arrêtent jamais, dans les champs de canne à sucre, ou dans les raffineries qui bourdonnent par toute la campagne comme des machines à battre... les propriétés de sa mère qui n'ont pas de fin, où l'on marche huit lieues sans rencontrer *una casa*... les forêts si sombres qu'il faut des lampes pour y voir.... les boas qui vous avalent d'*un guleo* et les tigres agrippés dans les arbres qui bondissent sur vous... et puis les guerres d'indépendance ou autres, tous les trois ans, où il était lieutenant-colonel à dix-sept ans et où les soldats les plus terribles sont les gamins de huit et dix ans qui tirent, la poitrine nue...

★

Il y a huit jours, je n'aurais pas pu parler avec lui. La fièvre et la fatigue

cérébrales m'ont poursuivi jusqu'ici. A l'heure qu'il est, je ne puis encore lire ni travailler, ni même écouter une longue conversation. J'ai eu plusieurs fois peur d'une fièvre cérébrale ou d'anémie cérébrale.

Je me baigne tous les soirs dans la prairie. Il y a un coude de la rivière où je nage un quart d'heure de suite. L'autre jour, un oiseau est descendu tout près de moi pendant que je soufflais sur la rive. Il faisait de petits mouvements de tête un peu effarouchés, puis il a trouvé une anse où boire. C'était un pigeon. Il a bu longtemps, puis s'est envolé. Je pensais le voir se percher sur le faîte d'un arbre de la rive ou sur le toit d'une ferme voisine. Mais il est monté très haut, puis il a volé si loin et si longtemps que je l'ai perdu de vue à l'horizon. J'ai compris que c'était un pigeon voyageur... Émotion...

Je ne puis pas lire.

Je suis allé visiter un moulin, dans un pays où je suis quasi né (1), où le bourg est si petit qu'il est enfermé avec la place publique dans une haie d'aubépine. Tout cela si embryonnaire, qu'il faut passer la haie comme si l'on entrait dans un jardin, pour voir que c'est un bourg, puisqu'il y a une école dans une ancienne boutique de maréchal ferrant, une boîte aux lettres au mur sous un cep de vigne, et trois commères qui font des chemises à l'ombre des trois tilleuls.

Avant-hier, dimanche, je suis allé à l'assemblée de Prély-le-Chétif dans une carriole avec, sur mes genoux, une petite fille de mes amies qui tenait une ombrelle grande comme un champignon. — Il y avait des marchands de berlingots, des baraques, de la limonade, des filles en blanc et rose avec les mains noires des gars du bal sur leurs corsages,

(1) Le Gué-de-la-Pierre, où son père était instituteur l'année de sa naissance, laquelle eut lieu à La Chapelle d'Angillon.

une clarinette et un violon — puis, dans les auberges, venus de loin avec leurs juments, timides et grossiers, frais amidonnés, les fermiers à qui l'on offre à boire et qui demandent qu'on « guerniaise leur té aux poules » (qu'on mette un grenier au-dessus de l'étable aux poules).

Je vais faire des Photographies — mais je n'aime pas les photographies pittoresques. Je ne ferai que des photographies de bottes d'oignons et de blé et de betteraves, pour mon père. « Sans nitrate de soude. » — « Avec nitrate. »

★

Tes vers, je ne vais pas te répéter pour la n^e fois que je les trouve trop faciles, trop dilués, trop jolis au hasard des trouvailles. Mais il y en a d'exquis, qu'il faut envoyer à *Vers et Prose*. Tu sais, les pièces que j'ai dites. Je ne crois pas qu'on

les accepte sans protection, mais il faut risquer ça : Paul Fort se pique de désintéressement et d'entier dévouement à la Poésie. Envoie-les avec une lettre courte, simple et courtoise.

★

Écris-mois comme tu dis, de temps à autre — et même davantage.

H. Fournier.

Lis Claudel et parle-m'en. Plus je m'enfonce dans les champs et la terre, plus je vais, plus je sens qu'il est grand — et aussi plus je lis toute cette littératurette de la Comtesse ou de Madame Blanche je ne sais comment. Ça d'un côté, ces sentimentaleries de pensionnaire — et, de l'autre, les romans feuilletons de Daudet, Balzac... larmoiements ou grossièretés, sans manquer

une circonstance sociale et municipale... je ne vois que ça.

Flaubert ? Flaubert ? Que reste-t-il ? Qu'y avait-il dans cette fin de siècle si bruyante ? à part nos deux ou trois purs poètes ?

H. F

II

28 août 1906

La Chapelle d'Angillon
Mercredi, 28 août 1906

Mon cher petit B.,

Que fais-tu, petit veinard ?

Dois-tu assez fleureter, rimer, lire et relire des Visages Émerveillés ?

Combien de Petites Filles as-tu sauvées des couleuvres, dans les ajoncs du Loiret ?

★

Cependant que, pauvre de titres, de science, d'amour et de cervelle, j'ingurgite, par les sentiers solognots, du phosphore et de l'espagnol.

— Ma tête a repris, à peu près, son

équilibre. Je n'ai plus peur de la nuit, des lampes, ni des livres.

— Je comprends admirablement l'espagnol et le parle quelque peu.

— Entre ces deux exercices, je fais des lieues et des lieues sur des chemins couverts d'aiguilles de sapins. Je continue à fréquenter les assemblées. Et j'écris quelque prose.

★

J'ai une envie folle de me remettre dès maintenant au « Programme ». Mais j'hésite. La tête me tourne encore au moindre effort intellectuel un peu prolongé.

★

J'ai demandé et reçu *Les Nourritures terrestres*, de Gide.

Dans son évolution, cela tient la place que voici : « Arrêt d'un instant : je suis

fatigué des paradoxes, de tous mes périlleux exercices de pensée, de toutes mes ironies. Après avoir nié le monde et m'être réfugié et perdu dans ma pensée, je veux m'abîmer dans le monde et dans la vie, aimer Dieu qui est partout et surtout dans les choses, l'aimer de tous mes désirs, de toutes mes soifs, de toutes mes faims... »

« Et cet exercice fini, Nathanaël, Nathanaël qui n'est que moi-même, jette ce livre où je me suis efforcé de prendre une attitude devant la vie. Je n'ai pas à te conseiller, à me conseiller cette attitude. Je lui préfère celle que, dans un instant, je vais prendre, et que je ne connais pas encore. »

★

Une automobile est passée d'un bout de la grand'route à l'autre, avec un hurlement plaintif de sirène. Je pense au

soleil et à la poussière. Je n'ai pas envie d'écrire et je n'écris que pour que tu ne sois pas fâché.

Mon père est avec Pedro Antonio de Aguilera dans les rues de Bourges, où « la chaleur sort des pavés » (expression d'ici et peut-être d'ailleurs). Ils vont visiter la Cathédrale et passer devant la statue de Jacques Cœur vidant un sac d'écus. Elle est sur une petite place déserte, où donne le palais Jacques Cœur et un jardinet de Photographe avec son étalage. Autrefois, j'ai entendu raconter son inauguration qui fut un spectacle si émouvant et si extraordinaire pour tous ceux qui sont venus de tous les pays. « Il y avait du monde jusque... » A cinq ans, en me promenant à Bourges, j'étais très ému d'être sûr qu'elle était là, mais j'étais trop petit et trop distrait pour l'avoir remarquée. Je l'ai vue, pour la première fois, en revenant au Lycée, derrière la charrette de football. Petite

place, grille comme à une tombe, herbe, étalage du Photographe.

★

Les Nourritures terrestres ainsi définies auraient dû m'enthousiasmer.

Pas tout à fait. D'abord, c'est uniquement, uniquement sensuel. Bien sûr, il y a le symbole initial, ou plutôt non, il n'y a pas de symbole : c'est uniquement sensuel. Tu verras ces balbutiements d'hymnes à la soif, au désert qui donne soif.

Les plus grandes joies de mes sens; ç'ont été des soifs étanchées.

Alors, je te connais assez pour savoir que, les petites révoltes de ton goût Bernésien apaisées, tu vas adorer cela. Et tu me connais assez pour savoir que je diffère pas mal de toi.

J'ai été choqué aussi, à une première lecture, par quelque rhétorique.

— A une seconde lecture, que je commence, je retourne aux notes de voyages de la fin, sur Biskra, le désert et les oasis.

De la troisième que dirai-je? Elle était encore plus belle.

Désert d'alfa — plein de couleuvres... C'est à pleurer de désir d'y aller, d'y souffrir, d'y avoir soif !

— Je retourne à *La Ferme*, louanges à la ferme Normande — sensuelles — seulement sensuelles... mais si exactes qu'elles me prennent au cœur.

— Et puis, c'est plein de rondes, de ballades informes, laissées, reprises, abandonnées, comme d'un Francis Jammes en face d'un manuel de Philosophie.

Ballade des Preuves de l'Existence de Dieu.

Ballade des Biens immeubles.

★

Rivière est aux manœuvres. Son ar-

ticle sur Claudel s'achève. Il n'en est pas ravi. J'espère qu'il ne va pas pousser la timidité d'expression jusqu'à l'impersonnalité de ses articles musicaux.

Jude l'Obscur finit de l'enthousiasmer pour Th. Hardy. Tu aurais bien pu, toi, t'acheter *Tess !*

Je te communiquerai, si tu veux (pour 0 fr. 50), *Les Nourritures terrestres.* — Je t'indique le prix pour que tu saches ce qu'il te coûtera de me passer un de tes bouquins neufs.

Je continuerais bien. Mais tu es si heureux d'être Normalien qu'une lettre ne peut guère augmenter ta joie. A quoi bon me fatiguer ?... Et puis il y a beaucoup de choses sérieuses dont on ne peut pas encore parler devant toi.

Ah ! j'ai lu *La Guerre des Mondes.* Ça vaut tout ce que j'ai lu de lui. Ce n'est ni par la science ni par la philosophie que valent les Wells. J'y remarque sur-

tout le contraste saisissant et inoubliable entre l'ordinaire, quotidienne, séculaire vie terrestre et l'insolite extra terrestre. Par moments cela éclate... et c'est d'une saveur unique (...le tintement comme d'une pendule entendu soudain sur la lande lunaire... le départ pour la lune après une visite à une auberge comme toutes les auberges « terrestres »). Cette poésie-là est peut-être un peu trop « exploitée » même, dans les Marsiens. On sent l'artiste, la recherche de l'effet. — Mais est exprimée admirablement la difficulté, la presque impossibilité pour la société terrestre, avec son train-train ordinaire, de prendre conscience d'une intervention extra terrestre.

Et Wells est un grand artiste en fait de tragique. Rappelle-toi *Les Premiers Hommes dans la Lune*. — La mort des Marsiens, tués par les bacilles terrestres, debout dans leurs grands corps méca-

niques, au-dessus de Londres désert ou apeuré dans les caves, est d'un admirable effet tragique.

— Lis donc du Kipling — *Capitaines courageux* par exemple — cela te donnera des envies folles de faire des haltères, de conquérir le monde et d'apprendre la bicyclette — comme don P. A. de Aguilera.

— Pithiviers est-il envahi, aussi, par les hyènes et les devins de Châtenay ?

— Encore que tu ne m'aies pas demandé de conseil, je te donne celui d'être professeur de Grec-Latin-Français. Tu es né pour cela.

Et pour devenir une des gloires de *Vers et Prose*, où j'espère te voir prochainement inséré. Tu en es vingt fois digne; et si P. Fort est un peu consciencieux, tu le seras. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit accablé de demandes d'insertion et ne regarde que les recom-

mandées. Si tu n'as pas encore écrit à Paul Fort, peut-être vaudrait-il mieux t'adresser à un de ses collaborateurs sympathiques et te faire ainsi recommander à lui. Mais tu as sans doute déjà écrit. — Envoie-moi de tes nouveaux vers. Tu me feras grand plaisir. — Il me revenait l'autre jour des vers qui m'avaient plu, de *Dans la forêt où l'ombre a lentement tourné*, et ma sœur les admirait beaucoup.

J'ai pensé à toi, à t'écrire — lorsque, Aguilera partant à Bourges, je lui ai dit : « Ah ! mais, vous allez me rapporter quelque chose !... — ?... ? — Tenez... un journal... » (Ici, comme au Lycée, je n'ai rien que *le Petit Journal* et *la Petite République*.)

Je vais lire, quoique ce soit bien rébarbatif, *Autour d'une Vie*, de Kropotkine... Un reste d'anarchisme.

Écrivez-moi vite, en vous souvenant, jeune homme, que personne, si ce n'est

Rivière, n'a jamais reçu de moi plus de quatre pages de lettre.

Justes — très justes — les formules que tu as trouvées sur Claudel et le Symbolisme. Mais je ne puis guère t'y répondre, il faudrait te répéter ce que j'en ai déjà dit à Rivière, et je n'ai pas ma tête assez à moi pour trouver autre chose. As-tu *Connaissance de l'Est* ? Rivière m'en a copié un passage : *La Lune*, qui me donne une émotion si crue, si ancestralement intime, que c'est presque de l'effroi.

III

31 août 1906

La Chapelle d'Angillon
31 août 1906

Dearest,

Merci de ton cadeau et de tes (courtes) lettres.

Je t'envoie « Gide » et « Prozor ». Je me figurais *Peer Gynt* un voyage à la recherche de sa personnalité. L'étude de Prozor, pas nulle, augmente mon désir de le lire.

— Tes vers — sur la pluie. D'abord ils me semblent, après ce que j'ai lu de toi, nettoyés, désencombrés de tout ce qui — pour enjoliver, subtiliser, compléter — anéantissait l'impression. Maintenant, après ces félicitations à un écolier qui a fait des progrès, il y a des vers

tout simplement très beaux et des trouvailles exquises — et rien d'inférieur ou qui dérange la marche de la pièce — décidément très achevée. Voilà des compliments que je t'ai rarement octroyés. Frétille!

Maintenant, à un cuistre comme toi, je suis obligé de dire que les Christs, les miserere, *tous les chemins s'en vont...*, c'est à Verhaeren. C'est tant pis, car tout le reste est très personnel, bien que ce soit d'allure très Verhaeren, ou plutôt de sentiment très Verhaeren. Toute cette vague lamentation monotone (très bien les rimes par trois) avec à la fin ce retour sur l'amour et le soleil passés *rêvant dans le cœur de l'armoire.*

— J'aime tes titres de projets. Travaille et bourre tes tiroirs avant d'envoyer à Fort.

— Ne peux-tu pas encore extorquer cinq francs à ta famille ? Tu me comprends. Ah ! cette extraordinaire

description du rêve au début de *La Lune*.

— Je me figure Rivière, écrasé sous son sac, tombé au soleil au centième kilomètre de ses manœuvres qui doivent en durer deux cent quatre-vingts : je suis sans nouvelles de lui et jamais les routes n'ont été aussi aveuglantes.

— Ma sœur va te copier *Le Clair de Lune* (1). Veux-tu l'accompagnement aussi ?

— Je t'enverrai du Rossetti traduit pour te remercier de ton Eschyle.

— Je crois que le comique de Twain est surtout d'expression (anglo-américaine), — perdu dans la traduction, — d'allusion, qui peut échapper aux non-avertis, — avec ça, c'est de *l'humour*, c'est-à-dire que ça vaut par l'absurde, l'inintérêt et surtout que ça s'étale interminablement sans récompenser l'attente impatientée du Français

(1) De Verlaine, mis en musique par Gabriel Fauré.

par un mot de la fin. J'ai lu de lui, dernièrement, *Le Duel de Gambetta*, qui est une inénarrable bouffonnerie. Et je ne puis oublier l'inintéressant et prodigieux *Tom Sawyer*, rempli d'attitudes et d'intonations vous gonflant d'un rire qui n'éclate jamais.

On va donner à l'ancien Théâtre Antoine le *Panthéon-Courcelles* de Courteline, avec musique de Claude Terrasse.

Yours affectionately,

H. F.

IV

20 septembre 1906

La Chapelle d'Angillon
Le 20 septembre 1906

Mon cher,

Je n'ai pas pu t'écrire ces temps derniers; je gagnais la fièvre et le délire rien qu'à m'installer sur cette chaise, dans cette classe où la chaleur obscure rayonnait (théorie René Bichet) et où, maintenant, j'éternue!

La pluie, le brouillard et le froid de ces jours-ci m'ont un peu rafraîchi la tête. Et pourtant, *je ne suis pas encore guéri.* J'envisage, avec une angoisse croissante à mesure que s'achève le mois de septembre, la possibilité d'un retour à Paris avec cette tête en capilotade. Or je dois partir jeudi prochain retenir « l'ap-

partement ». D'ici là, je voudrais ne me nourrir que de kilomètres, de lait pris dans des fermes ignorées, et de paysages. Je voudrais faire complètement chômer pendant huit jours ma pensée.

Après, le traitement homéopathique (théorie Fournier), par la reprise d'un petit travail régulier, ne peut donner que d'excellents résultats.

Je vais donc me contenter de *répondre* à ta dernière lettre.

★

Mais, d'abord, quelques nouvelles :

G. va débarquer en novembre, étudiant libre à Paris. Veine! — Il me conjure de plaquer Louis-le-Grand, qui n'est qu'un autre Lakanal, et de préparer librement l'École en suivant les cours de Licence à la Sorbonne. A quoi je vais répondre que, tout de même, j'espère acquérir encore pas mal à Louis-

le-Grand, que je préfère être pris dans l'engrenage d'une classe organisée, à condition d'y être pris un peu en considération — et que, après tout, ce me sera une vraie joie, si ces bonshommes me rasent, de les plaquer pour la Sorbonne, après un mois d'essai.

— Rivière m'a envoyé la première partie de son article sur Claudel : *L'Art.* J'en ai aimé jusqu'à l'émotion la délicatesse, la passion, l'amour — et surtout la compréhension. L'allure dissertative, qui devait me choquer, est, je trouve, un charme de plus : c'est un véritable tour de force qu'une dissertation claire sur un génie aussi immensément confus, au premier regard, que Claudel. Cela change des articulets aussi vides qu'hermétiques, quotidiennement pondus au *Mercure* ou ailleurs, sous prétexte d'expliquer des poètes obscurs. — Vraiment, et je ne crois pas être aveuglé par mon attachement pour l'auteur, il y a là

toute la force de pensée dont Rivière est capable, — et toute la délicatesse de l'Amour — et une précision de style, extraordinaire et splendide, que je connaissais à Rivière, mais qui vient de gagner, au contact de Claudel, toute sa vigueur et tout son éclat.

J'attends l'article complet, ces jours-ci, les manœuvres étant finies.

— J'ai acheté un vieux *Mercure* où se trouvait un magnifique article de Claudel : *Développement de l'Église*, le seul qu'il ait publié au *Mercure*, avec, paraît-il, au numéro 114, *Trois petits essais*, un article de M. A. Leblond — assez joliment réussi — sur le Francis Jammes créole et colonial, la deuxième partie du charmant roman de Wells : *Love and Mr. Lewisham*.

★

A présent quelques questions :

As-tu des idées sur la décoration murale d'une très pauvre chambre d'étudiant ?

As-tu reçu ta feuille d'engagement ? Où es-tu nommé ? Ici, tous les valets de ferme, qui sont mes lointains amis, ont reçu « leur feuille » et s'en vont à Dijon ou à Cosne.

As-tu des nouvelles de *Pelléas* ? De toutes les vacances, je n'ai vu la reprise annoncée qu'une fois dans *la Petite République*. Mais il y a aussi le Théâtre Réjane, le Théâtre Sarah Bernhardt, et *Chatterton* et *Jules César* à Antoine... Mais je serai plus pauvre que jamais, et surtout pauvre de liberté, car pauvre de science et de sçavoir...

★

Réponses et critiques :

Ma sensualité : je ne connais pas de plus grande volupté que celle-ci : sentir,

dans les circonstances les plus hostiles et les plus différentes, monter du fond de mon cœur un souvenir nouveau — si indistinct encore que ce n'est peut-être qu'une impression étrange gardée d'une vie ancienne, ou pressentie — si complexe que c'est encore inexprimablement unique. Quelquefois, cela continue à monter, perdant cette complexité qui en faisait tout l'insolite inexprimable. D'autres fois, cela reste dans mon cœur et le remplit et l'étouffe — et c'est plus passionnant et plus inconnu que le plus grand amour.

Moi, je m'amuse avec ces images-là. Quand j'aurai assez d'images, c'est-à-dire quand j'aurai le loisir et la force de ne plus regarder que ces images, où je vois et je sens le monde mort et vivant mêlé à l'ardeur de mon cœur, alors peut-être j'arriverai à exprimer l'inexprimable. Et ce sera ma poésie du monde.

Et c'est presque toute ma sensualité.

Mais aussi, il y a aussi « la bien-aimée en rose » — et s'appuyer seulement la tête sur sa robe, c'est peut-être comme si on avait tout raconté, tout vécu, tout exprimé.

Mais voilà, quand, comme moi, on a relégué la bien-aimée parmi les images qui ne sont presque plus des souvenirs et pas encore des désirs, images qui ne sont belles que de leur ancienneté et de la lumière de votre cœur, alors il ne reste qu'à, très sagement, s'amuser à regarder les images...

Tout ceci pour expliquer un peu pourquoi je ne puis plus ne plus désirer que « de fraîches eaux », « de belles lèvres » et, aux tombées des chaudes nuits, « une petite étreinte de manches claires ».

Je voudrais que ma lettre t'arrive demain matin, je vais donc abréger, malgré leur importance, ces dernières réponses :

Je suis maintenant un peu « pressé »

de relire Gide paragraphe par paragraphe. Renvoie-le-moi. Et puis, je pourrai te citer les passages que je trouve un peu « rhétorique », en les excusant, peut-être.

J'aime *Peer Gynt*. Quel charme! Habiller ainsi des abstractions et les faire vivre avec tant de bonhomie, de vie et de folie. Mêler ainsi la vie symbolisée, le symbole et la vie du symbole. Faire vivre le drame successivement, ou plutôt simultanément, à tous les étages de la pensée (comme disait le vieux Franck : *Ah! prenez ce que je viens de dire : je le crois très exact*); car sait-on jamais, en effet, si c'est une féerie pour les enfants, une psychologie du caractère norvégien, un conte moral, une parabole métaphysique, etc. Mais c'est aussi le caractère de tout ce que je connais d'Ibsen : de *Solness*, par exemple, où l'on ne sait jamais après tout s'il s'agit d'un architecte ou d'un poète. — Et

puis, quel charme! se moquer aussi finement de soi-même, de ses autres drames, de ses autres pensées et de ce drame-ci, et de celles-ci !

J'aime cette façon de concevoir le symbole, mais j'en préfère une autre, que je te dirai un jour.

— Je n'ai pas le temps d'esquisser une critique de Mallarmé, je n'ai que celui de te remercier de m'en avoir copié.

— Ayant eu à ruminer longtemps des difficultés et des ambiguïtés dans les pièces de Rossetti que je devais t'envoyer, j'en ai remis au début de l'année scolaire, l'envoi.

— *La Ronde des Plus Beaux Jours* est si belle, si belle, si sensuelle que, longtemps, je n'ai pas su si c'était du Bichet ou du Gide.

— *L'Ensevelissement* — très original et très étrange de donnée et de ton — ne m'a pas entièrement satisfait. J'y ai

retrouvé quelque chose de flottant ou de diffus dans la description ou dans l'impression. Peut-être le vers libre te gêne-t-il.

Mais je me suis répété jusqu'à l'hallucination les deux admirables vers :

Et partout la rumeur, comme un beau rouet grave,
Des larves qui éclosent et des eaux qui passent.

A bientôt, mon ami, une lettre et des vers de toi.

H. F.

V

30 novembre 1906

Paris, le 30 novembre 1906.

Mon cher ami,

Je méditais hier de t'écrire ceci :

« Je n'ai pas assez — comment dire ? de tenue, de réserve sentimentale, pour me permettre d'écrire à quelqu'un qui ne sympathise pas entièrement avec moi. Une correspondance de moi, dans ce cas, devient aussi gênante pour moi que pour l'autre. C'est peut-être la raison — du moins j'ai trouvé celle-là — de mon silence.

« Il me faut, déjà, t'estimer beaucoup pour te l'avouer, et pour m'imaginer que tu ne t'en froisseras pas; songe, en effet, que je n'ai pu rester isolé plus de

six mois avec toi sans t'avouer que j'écrivais des vers. »

★

Je me suis décidé à écrire en tête de ceci :

« Je méditais... etc. » après lecture de tes dernières lettres.

★

J'aurais voulu, à propos de ce préambule et comme corollaire, développer une idée sur « les confidences involontairement fausses », les choses qu'on arrange par pudeur, mais qu'on confie par désir d'expansion — désir inexplicable et d'origine physiologique.

Le témoin, dans ces cas-là, n'est un ami que lorsqu'il fait la sourde oreille ou que, par intuition, il rectifie comme il faut.

C'est ainsi que je ne sais trop s'il est utile que je te conseille de rectifier un passage de ma dernière lettre sur « la bien-aimée en rose ».

★

Il y a aussi le désir — mauvais — de se résumer pour un nouveau venu.

★

Il y a aussi les confidences qui sont des cris qui arrachent le cœur et qui n'ont, dans les cœurs peu faits pour les recevoir, qu'un écho puéril. Mais ceci ne te concerne pas.

★

Il y a enfin dans mes lettres, toujours, un ton solennel et même pompier — dû, peut-être, à ce que, voulant exprimer

le plus exactement et hautement possible ce que je sens, et obligé à une rédaction rapide, je vais au plus facile, aux premiers mots solennels venus.

Pour me passer cela, il faut beaucoup d'amitié. Pour mettre, sous ces mots, ce que j'y mets sans avoir le temps de l'écrire, il faut une amitié de longue date, une communion qui date presque de l'enfance.

— Je ne puis, si tu y tiens, que me résumer.

— Ou, comme tu en as pris l'autre jour l'initiative, continuons à sympathiser par correspondance comme nous le faisions à Lakanal; sympathisons en Mallarmé, Baudelaire, les vieux poètes de France que tu m'as fait connaître, et les anciens que j'aime à ma façon.

60, rue Mazarine, dans une rue populacière, dans une chambre de l'entresol,

obscure mais à moi; provisoire mais vaguement, par moi, décorée; pauvre mais, par hasard, d'allure chapelle aux vieux tons rouges et feuille-morte — je vis péniblement.

Je souffre de ne plus voir de feuilles.

Ma tête, qu'un travail régulier avait remise d'aplomb, recommence à tourner de fièvre.

Louis-le-Grand m'a d'abord considéré comme un phénix en version, un fort en thème, un Essayist remarquable en anglais — mais une première composition de version ratée vient de me remettre à ma place de Lakanal. — Je ne serai jamais Normalien.

Je suis allé trois fois au Salon d'Automne.

J'ai retenu :

Guérin — charme.

Laprade — Fin des beaux jours.

Amants sur la colline, perdus dans la lumière.

Fenêtres ouvertes d'où s'en vont vers le soir et le jardin du château — des chants.

Traits durs des ombres. Le reste perdu dans la lumière.

Odilon Redon — Mystères délicats et japonais.

Une barque de légende, sur la mer, rouge et chargée de trésors et de deux Bretonnes.

Des fleurs, fines.

Carrière — Que dire de ces gestes de tendresse, de ces gestes — et de ces yeux, de ces regards vivants qui, dans l'éloignement brumeux du reste, ont gardé leur clarté ?

Gauguin — Écrasement. J'ai tout aimé à la fin. Mais tu as lu trop d'articles là-dessus pour que je te donne mon impression. Carrière peut-être a dit le plus beau de Gauguin, dans l'enquête de Morice.

Lacoste — Impressions fraîches, claires, tristes. Jammes.

Interroge-moi sur les autres.

Acheté — le nouveau Jammes, *Clairières dans le Ciel.*

Je l'ai acheté surtout à cause de *Tristesses* :

... Elle riait et s'ébrouait avec la grâce
dégingandée qu'ont les jeunes filles trop grandes.
Elle avait le regard qu'ont les fleurs de lavande.

— Est-il à moi, est-il à Jammes ce pur grand amour ?

— Mon cher, il nous faut beaucoup nous débarrasser de notre ami Jammes.

Charles Guérin. *Le Semeur de Cendres.* Ça m'a l'air d'un faible!

Les Stances de Moréas . — 3 francs à *la Plume* même — neuves — au lieu de 6 francs. Je les ai revendues le surlendemain à Martin.

Et — d'occasion — des foules de

choses exquises dans de vieux *Mercure* et de vieux *Ermitage*.

Lu (en partie) *Paludes* de Gide. C'est mieux qu'exquisement ironique. C'est d'une drôlerie délicieuse. Il faut lire ça. Et c'est une réalisation vertigineuse de la théorie de la post-face sur le livre *qui doit contenir en même temps sa réfutation*.

Vers et prose de Mallarmé, envoyé par Rivière. J'y ai retrouvé

La Lune s'attristait. Des séraphins...
... sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
... d'étoiles parfumées.

Mais je n'aime pas beaucoup, à part quelques vers craquant de sens et de beauté, le sonnet en *yx* que tu m'as envoyé. C'est trop rien que de l'art. C'est comme son idée de journal de mode. Son idée d'exprimer tout artistiquement : sa chambre et même son porte-plume — idées de type qui en

manque. — Mais il reste toute sa blancheur...

Théâtre : *La Vie publique.* Fabre — Antoine. *La Gioconda.* Suzanne Després — Gymnase. *Pelléas.*

2 Colonne.

Il m'est impossible de revenir sur tout cela, mais ça me fait penser que

— A Louis-le-Grand — Le prof. de philosophie Belot choisit tous ses exemples — musicaux. Il ne cesse de parler de Franck son dieu et de Debussy qui l'inquiète. Il tâche de l'éreinter et je le réfute dans des lettres à Rivière.

— Le professeur d'art — timide et bafouilleur, fait des cours sur le Salon d'Automne et les Indépendants.

— Le professeur d'anglais — sur Rossetti et les P. R. B.

— Mais il n'y en a qu'un d'exquis : le vieux Lafont, dit « le vieillard », qui est un vieux cagneux centenaire, qui a

perdu la moitié de ses doigts à force de faire des thèmes, qui, en entrant en classe, devient aussi abruti et cagneux que faire se peut, mais qui est très bon et qu'on ne peut s'empêcher d'estimer.

★

Enfin, je connais le groupe Paul Fort. C. m'a présenté un soir — et, depuis, invité aux réunions nocturnes du café des Deux Magots, j'y suis allé une fois seul.

— La première fois, je suis revenu très dégoûté. J'avais fait connaissance de Fort — bafouilleur obscurci, aimable et rasant — de Moréas, crétin, abruti, impuissant, comme le faisaient attendre ses œuvres — de Retté, ivrogne viril et sympathique qui s'est fait moine depuis.

— La réunion où je suis allé mardi dernier était véritablement une réunion « d'amis et de collaborateurs de *Vers et Prose* ». J'y ai connu Albert Dreyfus qui

m'a parlé de Von Hoffmannstal, et surtout un vieux monsieur charmant, ami de Rodin, peintre norvégien.

— Il reste que : on n'y rencontre pas nos grands hommes.

On y rencontre plutôt des vadrouilleurs qui vous gardent jusqu'à cinq heures du matin.

Les crétins y sont légion : Moréas les préside de toute sa monosyllabique monocleuse impuissance.

P. Fort vous appelle : mon çer Fournier, en vous retenant pour « un rapide vin blanc »; mais l'idée même de lui parler d'insérer l'article de Rivière ne peut pas vous venir.

★

Brutalement, de tes vers :

Influences — Influences — (Stuart Merrill, et bien d'autres). Pourtant j'aime

Puis Bouddha lève son lotus d'or
Aux étamines de silence —
Le roi fou prend son sceptre et danse
Sur la danse des feuilles d'or.

Et puis tu me sembles à la fois trop intelligent et trop retardataire : tes formules, tes « trucs » poétiques me paraissent simplement des formules très intelligentes de la manière symboliste. Il faut autre chose, et surtout il ne faut pas cette conscience. Il me crispe de t'entendre dire : « Je reprends ce procédé... Je cherche la comparaison lointaine qui doit... » Ce sera de l'art, de la science, mon vieux, ce ne sera plus de la poésie.

★

J'ai lu çà et là des essais de Claudel qui me le montrent plus grand que tout. Paul Fort (qui ne comprend rien, mais qui aime tout) m'en a parlé sans le connaître.

Merci de ce que tu m'en dis.

★

Merci surtout :

J'ai revu la salle d'école fraîche et nue, et la cour où des prunes commencent à sécher...

Ecoles traversées aux fins de vacances. Ah! Ah! — et la suite. Mais *feuilles de choux creuses comme des vasques* ne me plaît pas. Je dirais plutôt : vasques creuses comme des feuilles de choux.

Et je me f... d'Étienne — quoiqu'il soit bien gentil.

Voilà en quoi nous différons.

★

En déjeunant, ta lettre interrompue, j'ai pensé que, Normalien, tu avais des tas d'ustensiles cagneux désormais sans emploi. Pourrais-tu m'en prêter ? Grammaires — Histoires... que sais-je ?

Surtout des cahiers et des notes dont

j'aurai le plus grand soin. Si, par exemple, tu pouvais m'envoyer dès dimanche tes admirables cahiers d'histoire (XVII^e siècle en particulier) pour la composition du 12...

★

Je suis allé à Versailles, pendant la « Semaine des arbres ». J'y ai vu la pluie sur des choses dignes et « doucement malheureuses ». J'y ai vu, dans les parloirs du lycée et des maisons *Eugénie de Guérin* et *Jacqueline Pascal*, des petites filles qui sortaient de l'étude et souriaient tristement.

★

Écris-moi et pardonne-moi beaucoup.

Bien à toi,

H. FOURNIER.

Je n'ai pas pensé à te ré-inviter à venir chez moi pour *Pelléas*, sachant que les permissions (1) de plusieurs jours sans motif et pour un lieu autre que le domicile des parents étaient impossibles. Mais au cas où tu pourrais obtenir : on va jouer encore quelques fois *Pelléas*, et mon pauvre logis est à ta disposition.

(1) Bichet faisait alors son service militaire.

VI

5 janvier 1907

La Chapelle, 5 janvier 1907,
veille de mon retour

Lettre-renseignements, parce que je ne suis pas en état de t'écrire autre chose.

— D'abord, merci pour l'*Agamemnon*. C'est admirable. C'est une traduction, ce n'est pas, comme il est d'usage, une transposition. Mais le point de départ de Claudel n'est pas là.

— Rivière est allé déjà trois ou quatre fois chez M. F. à Bordeaux, prenant la première fois comme prétexte la nouvelle œuvre hors commerce de Claudel : *Partage de Midi*, que F. et quelques autres, dont Fort, sont seuls à posséder. Rivière touche ainsi, d'aussi près que possible, à Claudel, Jammes, Denis...

— Claudel est « un missionnaire », a dit F. Toute son œuvre est une tentative de conversion.

Tous les tuyaux que donne F. me font de Claudel un personnage hautain et cruel — et ce que m'envoie Rivière de ses traités inédits, à paraître, ou de *Partage de Midi*, surtout de *Partage de Midi* — le poète le plus purement et gigantesquement admirable, le chrétien le plus redoutable, le seul peut-être, du moment.

Chez F., Rivière a rencontré A. L., jeune homme venu de la Guadeloupe à Pau, que Jammes a reçu, qui a quitté Jammes après une séance avec Claudel dont il est sorti « pleurant et brisé » — et qui est d'un « mutisme insolent ».

— Rivière est près de connaître tous ceux que nous admirons.

— Gide a reçu un choc si violent d'une entrevue, d'une conversation avec Claudel, une impression si profonde de la

sérénité claudélienne, qu'il est prêt à se convertir et malade.

— Suarès a du génie, paraît-il.

— Que c'est divin, pur, effrayant de beauté — ascétisme et extase — *Partage de Midi.* Mesa n'est pas accepté de Dieu avant d'avoir souffert de la vie, avant d'avoir aimé la vie, souffert de la femme, aimé Ysé.

— Tes vers sont beaux, plus dépouillés, de belles choses bien à toi :

... la danse
Des jeunes filles d'or qui les soirs de vacances...

et la Jeune fille *plus triste et plus grande...* mais c'est toujours trop voulu, trop conscient, maintenant. Je me rappelle tes formules, tes truquages...

— Le jeune homme qui cherche à « se faire une morale » (il y a aussi maintenant la jeune fille !) me paraît bien en retard; celui qui cherche le bonheur, bien méprisable. Ceci pour tes délicieux ratés.

— Merci pour tes notes de marche et d'exercice qui m'intéressent beaucoup. Je vais tâcher d'aller faire mon temps à Vincennes, c'est-à-dire près de Paris où seront ceux dont la société et l'amitié me manquent tant...

HENRI FOURNIER.

VII

10 août 1908

La Chapelle d'Angillon
Mardi soir, 10 août 1908

Mon cher ami,

Je suis à La Chapelle, en permission de dix jours, depuis samedi. Mon examen d'élève officier, au Mans, est terminé. Je ne crois pas être reçu.

— J'écris, chez ma grand'mère, dans la chambre du devant, qui donne sur la route, au milieu du désarroi causé par un « plaquage » monstre de Jacques. Sur la grand'route qui traverse le bourg, d'une côte à l'autre, en plein soleil, nous essayions des vitesses et des tours. Il a voulu faire « encore plus fort » et, à genoux sur le siège, s'est flanqué sur le dos. Les vieilles femmes, qui cousaient

au fond des obscures petites maisons, se sont précipitées avec des cris et des flacons de vinaigre.

Ta lettre de l'autre jour m'a beaucoup intéressé. Je l'ai trouvée en rentrant du Mans à minuit, chez moi, dans la maison déserte, noire, où le plancher craquait. Je vais t'en reparler.

Ce que tu me dis de mes lettres et de la cassette où tu les enfermes me donne un remords. Peut-être (en tout cas, je ne devrais pas le dire) les ai-je écrites trop négligemment, ces lettres; sans assez d'abandon ni de dévotion. A qui la faute ? Je demande quelqu'un qui croie et qui veuille, quelqu'un pour qui tout soit possible, auprès de qui tout soit possible — un pour qui rien n'existe mais seulement son désir. Je te voudrais comme moi, et que, dans ton pays comme dans le mien, on se sente parfois assez fervent et assez haut pour rencontrer son amour au détour d'un che-

min! A quoi bon appeler un compagnon si lui aussi est écrasé par les doutes, anéanti par les impossibilités. Je te voyais trop, sur les routes sans but de la Beauce indifférente, penser : « Il y a cela et rien de plus; je suis seul au milieu de la terre; et ma misère est grande. » Mais maintenant un grand amour est venu. Et maintenant, n'est-ce pas, il n'y a plus la plus petite impossibilité. Force secrète, délice qui fait presque sourire. Celle que j'aime est loin et perdue et pourtant, quand on parle d'amour auprès de moi, la force de notre amour est mille fois plus forte que moi-même et plus près de moi que le battement de mon cœur.

Jacques a dû pressentir, en toi, cela. Il te demande de lui écrire. Il te répondra « à fond ».

Nous parlons beaucoup en ce moment de ce que nous voulons faire et de ce que nous avons commencé. Après subtilités;

phrases qui se déroulaient le long des haies; je disais : mon livre sera ce roman d'amour que rêve Mesa... *Et qu'on ait seulement le temps de dire : Ah!...*

Pour l'instant, je suis terriblement anéanti. Je me sens ici de passage, sans le temps, seulement, de m'accouder à la petite barrière blanche et de réfléchir. Pour la première fois de ma vie, en venant de Paris, et les deux premiers jours, je me suis senti distrait et morne, incapable de « comprendre » une fois de plus ma campagne, incapable d'y imaginer les chères âmes dont je la peuple, et les délicieuses histoires qui s'y passent, de l'autre côté des routes, au bout des lourdes allées de marronniers. A deux heures, début de la soirée, tout fait la sieste dans les champs; sur les routes vibrantes de soleil et lourdes d'ombrages, je passe comme le roi du domaine que j'ai créé, et j'ai découvert pour les jeunes âmes cachées,

aboutissant à un coin de route : un *Chemin de domaine interdit aux automobiles.*

Hier à bicyclette, ce que je viens de dire. Mais le jour d'avant, au soir, quelle horreur, quelle nuit, quel silence! Au point que penser à elle je n'ai pu le noter autrement qu'ainsi :

(Ceci ne servira jamais à rien, ne répond à rien et est déjà perdu pour tout autre que pour toi.)

— Essai de Transposition —

C'était ce soir où la grande rosée descendait sur les prairies et dans le jardin. Comme un grand animal mystérieux qui remonte avec la nuit vers les maisons, elle était revenue, dressée derrière la haie, et me regardait. C'était son regard encore, si pur, que le mien, oh! se remplissait de larmes. C'était elle encore, près de moi : par ce soir où je suis mort, délice épouvantable! Comme un rêve qu'on raconte, où les défunts

sont apparus : « J'étais dans le jardin » — et l'on baisse la voix — ...

Ah! il s'agit bien de baisers et de main sur l'épaule — mais les noces sont finies et nous sommes tout seuls dans le grand champ de brume ténébreuse; et jamais la pureté de notre mystérieux amour ne m'a fait aussi peur. Il n'y a plus personne entre nous et vous êtes en face de moi; mais le saisissement de cette gloire sans nom : regard si pur où toute douceur se fond; beau corps habillé; et jeune âme de femme, rose, dans le soir tombé qui me regarde — ah! gloire trop impossible pour être si près de moi.

Trop de douceur : l'épouvante me gagne! Et c'est une défunte épouvantable, une morte depuis longtemps, que voici dressée de l'autre côté de la haie. Ce regard qui fait fondre le cœur, tant il est pur, est insistant et fixe comme celui de la grande Bête qui rôde

le soir. Ou bien que ce soit simplement une étoile, perdue entre les branches des ifs, par ce soir brumeux d'été où je suis mort aussi.

H. F.

Je trouve dans ta lettre deux passages tout à fait essentiels.

1° « *Raconte-nous ta vie, Ménalque* », *dit Alcide; Ménalque ne peut pas raconter sa vie, — il n'a qu'un souvenir et oppressant.*

J'évite cependant de disserter là-dessus. Je lisais cela couché, à une heure et demie du matin, rue Dauphine, seul, et pas assez ému à mon gré du départ le lendemain matin à six heures.

2° — « Celui par rapport à qui on se détermine — en ennemi souvent, ce qui revient à dire en élève. »

Mais ceci se rapporte à autre chose. Rivière m'écrivait dernièrement que

ses deux grandes haines du moment étaient Lhote et moi. Une autre fois, il considérait Claudel et moi comme deux ennemis. Ta dernière lettre l'a fait s'intéresser beaucoup à toi, à cause du désir de réfutation qu'elle lui a donné. Voici un cas particulier qui semble te donner raison.

Mais à toutes ces gloses je préfère la phrase qui fasse dire « Ah! », comme après un baiser ou un verre d'eau.

Je me rappelais à midi, aujourd'hui, la façon dont tu dis (quand je n'admire pas encore assez, à ton gré) : « Ah! mon vieux! » avec le mouvement de lever un peu la tête, et de se mordre les lèvres.

★

J'ai lu Nietzsche, une dissertation de *La Généalogie de la Morale.* J'y vois une grande habileté, une grande force de moquerie, une haine terrible du Chris-

tianisme. Surtout c'est quelque chose d'essentiel par où il faut avoir passé et où nous sommes tous inconsciemment passés. C'est un peu « notre père à tous ».

★

A part Mounet-Sully, dit Gide dans une lettre à Angèle, que tu connais, je ne connais pas d'acteur plus grand que de Max. Quand jouera-t-il Marc-Antoine de *Julius Caesar*, quand... etc., etc., quand, le *Saül* de Gide ?

★

Et nous ajoutons : quand le *Tête d'Or* de Claudel ? Quand la chère Suzanne Després jouera-t-elle *la Jeune Fille Violaine ?* Lhote, qu'une place de dessinateur trouvée par Morice amènera probablement à Paris, veut, comme le lui a soufflé Rivière, faire jouer

Claudel. Il est d'avis, comme moi, que des acteurs le joueraient moins bien que des amateurs sans éducation théâtrale. En es-tu et quel rôle retiens-tu ?

Je te serre la main.

HENRI.

Maman a trouvé ta carte exquise et t'en remercie.

VIII

6 septembre 1908

La Chapelle d'Angillon
Dimanche, 6 septembre 1908

L'année passée, à cette époque, on chantait *les donneurs de sérénades*. C'était le même temps, attente de l'hiver, feuilles roussies, et bientôt les routes désertes, coupées d'ornières, barrées de brouillard. On chantait *leurs molles ombres bleues... leurs longues robes à queue...*, c'était dans le salon de La Chapelle; et j'avais dans la bouche ce même goût de choses âcres et mortes. Comme on sent que tout est mort, que tout a ce goût-là. Comme tout est déjà passé! « La jeune dame est à Versailles, *de* ce moment » et je ne savais que cela; cela et à peine son nom. Et il y a déjà plusieurs années; ce ne sont plus que de

fades ombres mortes. Moi seul, je reste, éternel Clitandre, amoureux de ces mortes fanées, avec leur goût fade dans la bouche, promeneur désolé dans les sentiers de feuilles pourries.

« A quoi bon ? » était sa parole. Elle disait cela d'un ton uniforme et immuable; en appuyant un peu, précieusement, sur chaque mot; en élevant un peu la tête sur le *b* et en le détachant. Elle reprenait alors son visage immobile, avec sa bouche qui se tenait légèrement mordue, et ses yeux qui regardaient loin, immobiles, immuables et bleus.

Il était un temps où, en me redisant ce mot et en repensant à sa pose, je la revoyais encore tout entière.

Ce ne serait pas assez dire qu'« élégante ». Le mot pureté est celui qui lui convient toujours; à sa toilette, à son grand manteau marron, comme à son corps que je n'ai jamais imaginé, comme

à son visage. Cependant cette toilette de dame, si belle et si française qu'elle fût, semblait encore trop lourde pour la sveltesse de son corps mince et grand, et pour sa taille invraisemblable.

Je n'ai jamais vu rien de si enfantin et de si grave à la fois. Quoique je l'aie vue sourire, une fois, il y avait dans ses yeux cette désolation convenable, insondable et bleue de la mer, sur les plages de la côte d'Argent ou de la Méditerranée — d'où elle venait.

Elle était hautaine (et noble). Elle m'a d'abord marqué le même dédain qu'à ceux, sans doute, qui pensaient l'approcher. On ne l'approchait pas. C'était une demoiselle, sous une ombrelle blanche, qui ouvre la grille d'un château, par quelque lourd après-midi de campagne.

Certes, je n'ai jamais vu de femme aussi belle — ni même qui eût, de loin,

cette grâce. C'était comme une âme visible, exprimée en un visage et vivant en une démarche. C'était une beauté que je ne puis pas dire. Cent phrases me viennent qui toutes conviennent, mais aucune ne satisfait. C'était en tout cas l'âme la plus féminine et la plus blanche que j'aie connue; c'était une dame de village à la procession des Rogations; c'était une hampe de lilas blanc; c'était une soirée déserte d'été où l'on a découvert, en fouillant dans les tiroirs, une paire de minuscules souliers jaunis de mariée, avec de hauts talons comme on n'en porte plus.

Notre rencontre fut extraordinairement mystérieuse. « Ah! disions-nous, nous nous connaissons mieux que si nous savions qui nous sommes. » Et c'était étrangement vrai. « Nous sommes des enfants, nous avons fait une folie », disait-elle. Si grande était sa candeur et notre bonheur qu'on ne savait pas

de quelle folie elle avait voulu parler : Il n'y avait pas encore eu de prononcé un mot d'amour.

Cet amour, si étrangement né et avoué, fut d'une pureté si passionnée, qu'il en devint presque épouvantable à souffrir, comme je l'ai dit.

Quand je pense maintenant qu'il y eut des jours où j'étais près d'elle, où elle me parlait — j'ai beau tendre mon imagination : Il faudrait être fou pour le croire.

D'après ce que j'ai noté autrefois, donc, elle eut beaucoup de gestes et de paroles que je n'ai pas compris. Quand nous nous quittâmes (souliers noirs à nœuds de rubans, très découverts; chevilles si fines qu'on craignait toujours de les voir plier sous son corps) elle venait de me demander de ne pas l'accompagner plus loin. Appuyé au pilastre d'un pont, je la regardais partir. Pour la première fois depuis que je la

connaissais, elle se détourna pour me regarder. Je fis quelques pas jusqu'au pilastre suivant, mourant du désir de la rejoindre. Alors, beaucoup plus loin, elle se tourna une seconde fois, complètement, immobile, et regarda vers moi, avant de disparaître pour toujours. Était-ce pour, de loin, silencieusement, m'enjoindre l'ordre de ne pas aller plus avant; était-ce pour que, encore une fois, face à face, je pusse la regarder — je ne l'ai jamais su.

Que tout cela serait amer si je n'avais la certitude qu'un jour, à force d'élans vers elle, je serai si haut que nous nous trouverons réunis, dans la grande salle, « chez nous », à la fin d'une soirée où elle aura fait des visites. Et tandis que je la regarderai enlever son grand manteau et jeter ses gants sur la table et me regarder, nous entendrons dans les chambres du haut « les enfants » déballer la grande caisse des jouets.

★

Je n'ai d'autre excuse à ces trois pages que de n'avoir pas eu le moins du monde, en commençant, l'intention de te les écrire.

Pourquoi te raconter cela, d'ailleurs. Nous ne sentons et n'imaginons certainement pas de la même façon. Il faut, pour deviner ce qu'a été « Taille-Mince », pour s'imaginer « La Demoiselle », avoir été soi-même quelque enfant paysan; avoir attendu sans fin, les jeudis de juin, derrière la grille d'une cour, près des grandes barrières blanches qui ferment les allées, à la lisière des bois du Château.

★

Je pars ce soir. Je suis en tenue de campagne. Jusqu'au 19 écris-moi : 6e Compagnie, 104e Régiment d'Infante-

rie, 7e Division, 4e Corps d'Armée, aux manœuvres du Centre.

Je ne pense pas du tout à ce départ. Hier, je n'ai pu avoir qu'une permission de la nuit. Je suis allé la rendre ce matin à six heures et demie pour ressortir immédiatement.

Dans la rue Dauphine, il n'y avait qu'un courant très léger de gens qui vont travailler le dimanche matin. Des quais, en arrivant vers la Concorde, on voyait, comme à travers la buée d'une vitre en hiver, les arbres des Champs-Élysées vaguement brumeux d'automne et de matin. Déjà, la plupart sont roux comme à Lakanal, quand les classes rentraient. « Ah! m'écrit C., que nous étions heureux au milieu de notre misère! » Mais moi je ne puis regretter ce temps. A peine si je me rappelle quelques épisodes : ainsi ces deux heures de récréation, un jeudi de pluie torrentielle, les dalles étaient toutes

mouillées, le vent nous ramenait la pluie aux joues, j'étais accoudé à la balustrade. Tu es venu, tu as dit, moitié moqueur, moitié triste : « On rêve ! on rêve ! » et nous nous sommes promenés une heure sans dire un mot.

Tes lettres me font toujours grand plaisir. J'ai hâte de te voir condenser ton livre. Jacques te parle-t-il du sien ? Le mien a marché un peu, ces temps derniers.

Récris-moi : tu as une façon délicieuse de corriger mes fautes d'accentuation. Secoue-moi quand je ne te réponds pas.

Jacques m'écrit ce matin. Presque rien. Il dit : « *Il n'y a pas eu d'été cette année, ma chère* (1) ». Il me copie un passage admirable de toi : *Il y a une chanson qui n'est pas...*

Poignée de main, petit !

H. FOURNIER.

(1) Allusion à une phrase d'un des premiers livres de Gide : *Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère.*

IX

19 décembre 1908

Laval
Samedi soir, 19 décembre 1908

Mon cher René,

A la même heure qu'il y a quinze jours.

Je suis encore, avec grand froid aux pieds, dans une petite salle reculée, tout seul, depuis une heure de l'après-midi.

Tu sais que je suis consigné, aujourd'hui. C'est ma première punition depuis quinze mois de régiment, et je n'ai pas même la consolation de l'avoir un brin méritée.

Ta lettre de ce matin, une heure avant le départ des permissionnaires, a été très bienvenue. Il n'y a plus guère que

toi et maman qui m'écriviez comme il faut écrire.

Moi je t'écris brièvement. Je sais que, si précieux que me soit à moi ce que je joins à ma lettre, tu regretteras que cela prenne tant de place. Pardonne-moi. Je suis si loin de tout, si incapable de parler. Le bref récit que m'a fait Jacques de la visite de Gide m'avait désolé toute une matinée, tant je me sentais loin de toute cette grâce.

Ne m'envie pas. Il me prend par instants une telle horreur de la vie militaire que, à deux reprises, j'ai cherché des combinaisons pour faire accepter ma démission d'officier.

Même cet exquis paletot de marche, avec grand col de velours, que j'essayai dernièrement, ne me faisait pas hésiter.

Il m'arrive de rester trois semaines sans regarder mon visage dans un carreau.

Et toi, à la fois si heureux et si misé-

rable, n'as-tu jamais eu ce désir de grande lassitude : se voiler à jamais le visage, comme les Carmélites, je crois; ce visage humain où se reflètent tout l'amour et toute la gloire ? Renoncer pour toujours à tout amour et à toute gloire. Repos plus délicieux que le Paradis, plus terrible et plus irrévocable que l'Enfer, et tentation plus grande que toutes.

Moi aussi je me rappelle l'année dernière quand je me croyais émoussé depuis longtemps pour *Pelléas*, mes yeux se sont emplis de larmes à : *d'une voix qui vient du bout du monde.*

Ne crois pas, pour en revenir à cette question, que le physiquement terrible m'ait jamais tenté. Qui plus que moi croit au tragique d'âme, quotidien, infime. L'autre n'est que pour mettre en valeur celui-ci.

N'envoie rien à Gide. Patiente un peu, que nous le connaissions, et cela

ira tout seul. Travaille, compose et fais un livre... Écris-moi et envoie-moi de belles choses. Je te donnerai immédiatement mon impression.

Bien amicalement,

HENRI.

Tu me renverras le *Dialogue*. C'est le seul exemplaire.

X

7 mai 1909

Mirande, 7 mai 1909

Donnez-moi votre main, prince Hamlet, je connais
Cette fièvre...

Depuis des jours, à propos de toi, je me répète ce début de poème, dans la solitude. — Le printemps s'enfonce dans les feuillages du parc, et de lourdes taches d'ombre coulent sur sa chevelure. L'odeur la plus fanée se mêle à celle que je n'avais pas respirée encore. Et le soir, doucement, toutes les voix s'unissent pour l'accord le plus désolant. Ah! il ne s'agit plus même d'amour. Mais que faire de nos âmes lorsque ces délices terribles les invitent à *se défaire.*

Ce monde, qu'au plus profond du pay-

sage je découvre, en avançant entre les branches mon visage extasié; ce pays de vertige où, comme un jeune roi fauve, je suis passé, quand le soleil de cinq heures du soir était un feu d'été allumé sur la place; cette maison verte où les enfants, réunis à l'endroit le plus frais, organisent le bonheur — cela suffira-t-il à calmer ce gonflement de cœur, à consoler cette montée de larmes ?

Moi aussi j'ai lu l'histoire d'Alissa. Au coin du feu, près de ma mère, dans un silence prolongé, qui semblait croître, comme un petit garçon trop sage que tourmente un chagrin. Mais quand elle a levé la tête, il était trop tard : je venais de lire : *c'est ici que je viens me réfugier contre la vie...* et toute cette peine accumulée me secouait. Je me suis enfui.

Mais où m'enfuirais-je ?

Quelque chose a fait couler l'autre matin des larmes plus précieuses. Dans

un mauvais livre il était parlé de Bernadette et des malades de Lourdes. Vais-je répandre indignement le trouble que je ressens ? Que dirai-je pour exprimer tant de douceur, tant de chagrin mystérieux ? Compagne perdue, sœur toute-puissante, *turris eburnea*, *janua cœli*. Reine terrible qui souriais silencieusement derrière moi, tandis que je lisais, et qui m'as posé ta main sur l'épaule avec tant de douceur...

Je voudrais, quand tu liras ceci, pour prix de tant d'impudeur, que tu songes, ne fût-ce qu'une seconde, à ce visage inondé.

— Jacques m'a reproché l'autre jour « ma pureté », ce culte trop pur rendu aux femmes. Il ne s'agit pas de cela. J'ai eu pour elles le regard de *l'Idiot* qui va d'abord vers l'âme. C'est chez elles que j'ai trouvé, le plus à nu, comme

écorchée, — chose qui n'est pas de ce monde et qui fait presque trembler de délice et de répulsion à la regarder d'aussi près — l'âme. Je connais, lui disais-je, le plissement de cou des visages tournés vers moi, bouche tordue; les lentes confidences de la plus hautaine; l'abandon douloureux de la plus cérémonieuse. Elles sont toutes venues vers moi, comme vers le prince innocent, avec un amour qui ne portait plus ce nom.

— A l'heure la plus nocturne de la nuit du printemps, je suis dans la maison de la fille perdue. J'ai couché dans son lit : il n'y a plus rien à dire, je vais descendre par le perron du jardin et m'en aller dans l'obscurité. Mais au moment de terminer l'entrevue secrète, elle me retient par le bras et se laisse aller à la renverse sur le lit, en disant : « Écoute! » Et en effet une voix a jailli tout près de nous, dans

le jardin; cela monte avec une joie qui soulève, avec une pureté qui désinfecterait l'enfer. Le rossignol chante; et la femme, comme quelqu'un qui a vu dans un champ, bien des fois, sans en parler, le conciliabule des anges, et qui vous rassure, en le traversant avec vous, sourit et me dit : « Toutes les nuits, il est là ». Maintenant que je suis avec elle et que je lui donne la main, elle ne sent plus cette peur qui me fait, moi, claquer des dents. Nous ne respirons plus, nous écoutons au fond de la nuit chanter l'âme :

O gardiens de Jérusalem, qu'aucun de vous ne me réveille ou m'appelle!

O foi qui surpasse le sens! acclamation de la prière entendue!

Terrible silence de minuit où votre nom seul est répondu!

O véritable ami...

★

— Je te prie de ne pas avoir peur de moi.

J'ai aimé ceux qui étaient si forts et si illuminés qu'ils paraissaient autour d'eux créer comme un monde inconnu.

Pourquoi ne t'aimerais-je pas ?

HENRI.

XI

22 août 1910

Je te félicite, nous te félicitons, ils te félicitent, mon sacré petit prodige (1).

Je pense bien qu'à présent tu vas te mettre au travail.

Où es-tu ? et que deviens-tu ? Ton adresse ?

J'écris à la fenêtre de ma chambre devant un grand paysage — bouchures (2), chaumières, peupliers et petits prés au bord du ciel.

Je pensais aller à Nançay, en Sologne, à vingt kilomètres d'ici, chez mon oncle Florent. Mais il tombe à chaque

(1) Il venait d'être reçu premier à l'Agrégation.
(2) C'est-à-dire : haies.

instant de grosses pluies très brèves et très violentes — d'orage.

Je travaille depuis deux jours à mon livre — simultanément à la partie d'imagination pure et de construction fantastique — et à la partie humaine très simple et faite de souvenirs. Il se pourrait à la fin que mon premier livre se réduisît à la première, déjà très suffisamment avancée.

Je te quitte pour sortir. Cette affreuse écriture te donne une image de ma fatigue.

Ta main.

HENRI.

XII

11 septembre 1910

La Chapelle d'Angillon
Dimanche soir, 11 septembre 1910

Mon cher ami,

C'est surtout à cause de certain passage de ta lettre qu'il faut que je te réponde : le passage sur « les choses insolubles ».

A mon avis la solution est simple, bien que terriblement pénible : du moment que tu as des doutes et des hésitations, du moment que la chose n'est pas claire et simple comme l'eau, il faut en finir tout de suite, il faut se guérir, il faut penser à autre chose.

Crois-moi, quand le véritable amour vient, il n'y a pas une hésitation, pas un doute.

Je puis, pour cette fois, me donner un peu comme exemple. Mais ne crois pas que « je trouve tout plus simple que toi ». Je trouve tout au contraire terriblement complexe et il n'y a peut-être personne au monde de plus tourmenté que moi. Ce n'est qu'en paroles et en actes que j'ai l'air *décidé*, comme on dit à la campagne. Mais ma pensée profonde est un enfer où je rumine.

Cependant tout est fini entre Jeanne et moi (1). Nous avons réussi à nous dégrafer l'un de l'autre. Elle a repris sa vie d'autrefois.

Ce fut, de sa part et de la mienne, un sacrifice affreusement pénible. Car nous nous aimions. Elle avait tout quitté pour moi et elle ne se fatiguait pas de mes cruels reproches, de ma cruelle insatisfaction, de mon cruel désir de pureté.

(1) Voir lettres du 13 septembre, du 28 septembre et les deux du 19 octobre 1910, pages 245 à 264 du tome IV de la *Correspondance* Jacques Rivière-Alain-Fournier. Éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

Un jour, dans un de ces accès de demi-somnambulisme comme il lui en prenait quelquefois après mes reproches, la nuit, elle a fait le simulacre de m'écrire une lettre qu'elle ne pouvait se décider à écrire tant elle lui faisait de mal. Elle disait :

« Puisque vous me laissez, je retourne vers l'autre. Je ne vous ai jamais aimé ». Et elle pleurait.

Or c'est à peu près ce qui vient de se produire dans la réalité. Pour la sixième fois, je crois, je l'ai abandonnée, mais cette fois près de trois semaines et j'ai lutté comme un damné, malgré ma solitude et mon ennui, pour ne pas la revoir ni lui écrire.

Peut-être aurais-je faibli à la longue, mais elle a fait à la fin ce que je souhaitais qu'elle fît, car autant que moi, peut-être, elle avait le goût de l'irréparable et d'un certain héroïsme.

En ce moment, je suis à la fois satisfait et désespéré.

Je me rappelle qu'un soir, lorsque j'étais enfant, après m'être longuement appliqué à un devoir difficile, j'avais fait sur ma page une vilaine tache. Et je me disais : « Ma foi, j'aimerais autant que mon père la déchire, quand il verra cela, et je recommencerais ».

Mon père est venu et, comme je l'avais souhaité, il a déchiré la page. Alors ç'a été une crise de sanglots, un désespoir inconsolable.

Tel est, en ce moment, mon genre de satisfaction et ma vie est faite d'anecdotes de ce genre.

J'ai toujours demandé aux circonstances un peu d'aide pour ma faible volonté. C'est peut-être la véritable sagesse pour de faibles hommes comme nous.

Mais maintenant, au milieu de ma désolation, quelle joie secrète, quelle victoire, quelle sensation de renouveau.

★

Je viens de lire dans Suarès : « *Je n'ai point encore vu en Italie une femme vraiment séduisante, je dis une Italienne. Beaucoup de beautés bêtes, ou très charnelles : pas une qui induise en passion. Pas une femme longue, souple, aux seins menus, au teint de fleur, aux cheveux d'herbe solaire et d'or changeant. Une foule de dahlias et de fortes roses rouges : pas un narcisse, pas un grand iris féminin, ou l'un de ces œillets qui mettent du délire dans les rêves et qui, je crois, rendent folles les roses elles-mêmes.* »

Un grand iris féminin... Tel était, tel est bien mon amour; celui qui ne se trompe pas; celui qui ne vous laisse pas hésiter, qui dit : c'est moi, et à qui l'on répond : c'est vous.

★

Lhote, à qui j'ai dit, entre autres choses, à peu près ce que je te dis, me plaint ainsi que « la pauvre Jeanne ». « Que c'est triste, dit-il, de ne pouvoir gaspiller tout son amour, toute sa jeunesse. »

Mais comment pourrais-je gaspiller l'amour tandis que, quelque part, ma femme m'attend si anxieusement, si ardemment ?

★

J'avoue avoir choisi pour t'écrire un moment de vide et de fatigue. Le moment que tu choisissais pour me venir voir quand tu préparais ta place de premier agrégé.

Je travaille en effet terriblement à mon livre. Aux moments les plus durs, je luttais des heures pour avoir le calme et je me mettais au travail.

Il n'y a pas plus de cinq jours que j'ai trouvé enfin, comme dit ma mère, mon chemin de Damas. C'était très simple, mais il fallait y penser. Je me suis enfin délivré de tout et, depuis ce temps, il faut croire que la formule est bonne, puisque je ne cesse d'écrire. (J'ai retrouvé ma phrase, ma phrase voluptueuse.)

Mon Intérimaire de *Paris-Journal*, que vous trouvez tous idiot, a su maintenir le *Courrier* à peu près au taux de 150 francs par quinzaine. C'est un résultat remarquable et c'est tout ce que je lui demandais.

★

Écris-moi. Je n'ai pas de livre à t'envoyer. J'ai passé *Jeanne d'Arc* et *Notre Jeunesse*, de Péguy, à Jacques. J'ai lu ces deux bouquins d'enthousiasme et d'une haleine. Les deux sont

également *admirables*. Je vais écrire à ce bonhomme.

Je me mets à ma note sur Marguerite Audoux.

Bien à toi,

Henri.

XIII

17 septembre 1911

Ensouset, par Encausse (Gers)
17 septembre 1911

Mon cher petit,

Je pense que tu mènes en ce moment, comme moi, la dure vie des manœuvres.

Je profite d'un jour de repos dans une petite maison perdue au bord des bois, comme celle de Jean-le-Rouge, pour te donner enfin l'opinion de ce paresseux de Péguy sur ton drame.

Il m'a dit : « Eh bien, ça va, ça va très bien ! » De ce ton qui signifie : « C'est un des nôtres. Il n'y a pas besoin d'en dire plus. L'effort qu'il fait est bon. Il tire bien sur notre corde ».

« La seule chose qui me gêne, a-t-il dit, c'est exactement comme chez Clau-

del, ce mélange et cette espèce de confusion entre le profane et le sacré.

Il y aurait là-dessus beaucoup à répondre et pour Claudel et pour toi. Mais Péguy n'écoute guère

D'ailleurs il a vite laissé cela pour me montrer comment certaines montées lyriques chez toi étaient au moins aussi belles que celles de Claudel.

Puis il a dit qu'il fallait beaucoup attendre de toi.

C'est mon avis, tu le sais.

Je te serre la main.

A. F.

XIV

2 novembre 1912

Paris, 2 novembre 1912
Jour des Morts

Allons, allons, jeune homme, pas de neurasthénie! La note que j'avais mise en hâte sur la carte de toi que Jacques avait laissée sur sa table était une « note de service », rien de plus. Me crois-tu capable de blesser quelqu'un volontairement ?

Maintenant rappelle-toi dans quelles circonstances d'exceptionnelle confidence Péguy m'avait offert au prix du papier son *Grand Noël.* Rappelle-toi avec quelles hésitations, mais aussi quel plaisir, je lui avais demandé la même chose pour son abonné, mon ami B. Rappelle-toi enfin avec quel mépris tu avais repoussé mon offre et

feuilleté ce malheureux *Grand Noël*. Et voilà que tu m'en demandes trois d'un coup!

Cependant, comme je ne *fais* pas de neurasthénie, je ne t'en veux pas de ce mépris de naguère pour le *Grand Noël* et bénévolement j'imagine qu'il t'était imposé par une purée menaçante et la crainte de débourser trois francs. Ce qui est très légitime.

Non, jeune homme, non. Le seul grand reproche que j'aie à vous faire, depuis toujours, — et encore vous avez fait de grands progrès depuis un an sur ce point, — c'est — comment dire ? — un certain manque de foi, une certaine avarice du cœur, une certaine faiblesse du bras ... qui fait que tu n'es pas assez le grand Meaulnes de la première partie — un gonze auprès de qui tout est possible, et qui croit en lui, et lorsqu'on sort avec lui dans un chemin ou dans la rue, on sent que tout

devient possible, et que tout à l'heure peut-être, au tournant du chemin, il vous montrera du doigt en souriant le Beau Domaine Perdu qu'on n'a jamais vu qu'en rêve.

Tout est possible, jeune homme. Et il ne faut pas vous rétracter ni prendre un sourire gêné quand on vous dit ça.

Il faut dire aussi à ma charge que, si j'étais toujours ce gonze-là, je n'aurais pas besoin qu'un autre le soit à ma place. Il y a donc de ma faute aussi et les reproches que je t'adresse, s'adressent surtout au duo maladroit que nous faisions, les années passées, à onze heures du soir, boulevard Saint-Michel. Mais la dernière fois, par contre, j'avais plaisir à te confier des espoirs, des choses... des espoirs qui ne s'évanouissaient pas au moment précis où je te les confiais.

Pour finir, et comme récompense, voici la vérité que je porte aujourd'hui dans toute ma peau et dans tous mes gestes.

Nous nous embarrassons de trop de choses. Nous donnons trop de petits regrets et de petits désirs à de petites amours qui n'en valent pas le coup. Or une seule chose est nécessaire. Et puisqu'elle est nécessaire elle est possible.

Il m'a fallu sept mois pour me décider à écrire la lettre que je porte maintenant dans la poche droite de mon veston, *et qui sera remise avant la fin de l'année!* Nous nous mourons de faiblesse, nous nous mourons de ne rien oser!

Cet après-midi, chez le grand Meaulnes, c'est le jour des Noces. *C'est un beau jeudi soir glacé, où le grand vent souffle...* Ce grand imbécile s'enfuit une première fois à la tombée de la nuit et on le rattrape; une deuxième fois le lendemain avant le jour, pour de bon cette fois. Il me reste encore trois chapitres à écrire, un dans le milieu, et deux à la fin.

J'ai renoncé à publier ça en bouquin avant le Prix Goncourt. Le Prix Goncourt vous empêche à jamais d'être aimé, comme il faut, par ces inconnus admirables de qui l'on veut être aimé. Je n'aurais voulu l'avoir que pour voir ma gueule dans les journaux. Et j'aurais aimé avoir ma gueule dans les journaux... Mais ce serait trop long à t'expliquer.

Donc je paraîtrai en revue — en chic revue — avant de paraître en bouquin.

La plus grande bêtise que tu aies jamais dite, c'est ce que tu dis de ta littérature. *Le Livre de l'Église* est une belle chose. Et j'aimais, *beaucoup*, *L'Épithalame*, pour toutes les raisons que tu devines, avec cette restriction que... Mais non, sans restriction. Seulement, maintenant, il faut faire autre chose.

— Le lieutenant Pontrin, ce brave garçon, ce cœur excellent, grâce à qui nous étions montés en aéroplane avec

les Caudron, est mort après d'affreuses souffrances.

— *Les Sept Hommes*, de la dernière *N. R. F.*, c'est bien. L'auteur ressemble à un Apollinaire au petit pied (physiquement).

Comme bouquins de peu ou prou d'intérêt, qui viennent de paraître : *Les Cent Gosses*, de Machard; *La Guerre des Boutons*, de Pergaud; *Découvertes*, de Vildrac; et surtout *Des Hommes*, par Bernard Combette. Il vient me voir tout à l'heure. Je vais tâcher qu'il t'en envoie un, en prétextant la petite réclame que tu pourras lui faire à Budapest. Tu lui écriras pour le remercier.

— J'ai en ce moment toute la confiance de S. qui, partie en Amérique, me charge d'une mission fort grave. Cela me met en relations avec d'illustres types pour qui je me sens la plus parfaite indifférence, quand ce n'est pas de la pitié.

— J'ai passé l'autre jour à deux doigts de 500 francs de plus par mois (1). « C'est à vous tout de suite que j'ai pensé, m'a-t-on dit, mais j'ai trouvé que cela vous prendrait trop. D'ailleurs, un jour ou l'autre, je vous aurai quelque chose d'équivalent. » J'attends.

— J'ai lu *Un Amant*, *Wuthering Heights*, d'Émily Brontë. Je ne me rappelle plus si tu l'as lu. Quel terrible bouquin!

Allons, en voilà assez. Ne t'abuse pas sur mon cas. Je t'écris, étouffé par une désolation terrible.

Quand tu viendras au 20 décembre, ce sera pour moi *un grand plaisir* comme toujours. Je t'emmènerai au *Pathé-Journal* qui est un cinéma épatant. Nous jouerons et nous causerons avec Jacqueline. Je t'apprendrai (2). Tu verras, cinq minutes de ça et ce qu'on sentait de

(1) A *Paris-Journal.*
(2) Elle avait quatorze mois.

plus misérable et de plus méprisable en soi s'est évanoui.

A bientôt, mon bonhomme, je t'aime bien.

HENRI.

Quel genre de retentissement la guerre a-t-elle chez vous ?

XV

22 novembre 1912

Paris, 22 novembre 1912

Cher ami,

Deux mots seulement pour te dire que Combette manque de bouquins en ce moment, mais va t'en envoyer un.

— Que je ne suis pas convaincu du tout de ce que tu me dis des Turcs. Tant pis que ce soient des gens très gentils! Nos canons et notre méthode ont triomphé des leurs qui étaient allemands, et je sais par C. P. que cela a produit un effet énorme à l'étranger, en Amérique, en Angleterre et en Allemagne. Ensuite il y a des Français de cœur parmi ces Rois alliés et leurs peuples. Enfin, je suis agacé par une jeune école

de l'armée auxiliaire (Gallimard, Lhote, etc.) qui trouve admirable tout ce qui se fait en Allemagne.

— Que Jean Rodes, dont je parle dans une note (excellente) de la *N. R. F.* d'avril 1912, est correspondant du *Temps* (a écrit autrefois dans *la Revue blanche* et donné un roman : *Adolescents* (?) au *Mercure*) et que si tu peux faire sa connaissance, tâche, car ça doit être un gonze épatant.

— Que le *Pathé-Journal*, avec de petites scènes de guerre au chiqué et surtout avec des vues de convois de blessés turcs ou de cavalerie en déroute, nous a donné de grandes émotions.

— Que Péguy publie, dans le *Correspondant*, la *Grande Revue* et le *Bulletin des Professeurs catholiques*, des vers admirables qui vont paraître en cahier sous le titre *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc.*

— Qu'on vient de me faire cadeau

du Livre de Catherine Emmerich. Je te recopie, faute de temps, ce que j'en dis à l'instant à Combette pour le remercier :

« Je l'ai feuilleté tout à l'heure. D'abord avec quelque déception. Trop de sacristie, trop de visions de bonne sœur malade.

« Puis je suis tombé sur un chapitre qui m'a bouleversé — le chapitre où l'on voit les bourreaux tirer sur les cordes fixées à la poutre transversale de la croix pour en faire glisser le pied dans le trou creusé d'avance, et — avec une affreuse secousse au moment où le pied s'enfonce — dresser (pour la première fois et pour toujours) Jésus-Christ crucifié devant les hommes.

« N'importe, il faudra toujours, comme je vous le disais, reprendre, après ce beau livre fuligineux, la Bible ou l'Évangile, pour remettre de l'ordre et de la clarté et de la simplicité et de

la lumière de tous les jours et de ce que Péguy appelle du pain bis — dans notre religion. »

— Que j'ai vu hier la *Marie-Madeleine*, de Hebbel, aux Arts — ça n'est pas sans atmosphère — avec Dullin très émouvant et d'autres acteurs excellents.

— Qu'il faut que tu me rendes le service suivant : que tu m'apportes à ton retour à Paris, pour la petite fille de Pierre Marcel qui collectionne dans une vitrine des poupées de toutes les races et de toutes les provinces — une magnifique poupée costumée d'une province hongroise. Quelque chose de très particulier, de façon à être bien sûr qu'elle ne l'aura pas déjà. Quelque chose comme « Campagnarde de la province de..., en habits de mariée ». Je suppose. Tu comprends.

— Que j'ai acheté à peu près tous les Stevenson, mais que je n'ai pas

retrouvé la jeunesse aventureuse d'*Enlevé* ou de *Catriona*. Mais je n'ai pas encore tout lu. *Le Dynamiteur* pourtant est d'un esprit charmant et aussi le *Roman du Prince Othon*.

— Que, à ton retour, je te présenterai, dactylographié, sur un plat, *Le Grand Meaulnes*.

Et que je te serre la main affectueusement, brave petit compagnon.

H. F.

FIN

TABLE

TABLE

La Fin de la jeunesse, *par Claude Aveline*. 5

LETTRES AU PETIT B.

René Bichet, *par Isabelle Rivière*..... 47

I. 31 juillet 1906..... 55
II. 28 août 1906..... 65
III. 31 août 1906..... 79
IV. 20 septembre 1906..... 85
V. 30 novembre 1906..... 97
VI. 5 janvier 1907..... 115
VII. 10 août 1908..... 121
VIII. 6 septembre 1908..... 133
IX. 19 décembre 1908..... 145
X. 7 mai 1909..... 151
XI. 22 août 1910..... 159
XII. 11 septembre 1910..... 163
XIII. 17 septembre 1911..... 173
XIV. 2 novembre 1912..... 177
XV. 22 novembre 1912..... 187

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
15 FÉVRIER 1949 PAR
LA SOCIÉTÉ D'EXPLOITATION
DE L'IMPRIMERIE BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES (SEINE).

0.271

3 9001 01820 7897

AUX ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

ŒUVRES
D'
ALAIN-FOURNIER

LE GRAND MEAULNES
Un volume

LETTRES AU PETIT B.
précédées de
LA FIN DE LA JEUNESSE
par
CLAUDE AVELINE
Un volume

LETTRES A SA FAMILLE
Un volume

RENÉ BICHET
LES POÈMES DU PETIT B.
avec une lettre à Alain-Fournier
PRÉFACE DE RAYMOND SCHWAB
Un volume

ISABELLE RIVIÈRE
IMAGES D'ALAIN-FOURNIER
Un volume